

Alain À Gabrielle

1933

# 12 février 1933

NAF 14234/208 – 19/03/2022

Rue de Rennes, 12 février 1933. Lundi 7h30

Ma chérie, au moment de t’écrire de nouveau, après une si longue interruption, je ne puis pas ne pas penser à ce changement de 5000 km sans compter l’autre changement, à savoir la faillite de H. qui supprime toute difficulté de ce côté-là. Il est vrai que tout n’est pas fini ; et je crois que les embêtements ne finissent jamais pour personne. Toujours est-il qu’en pensant que je t’avais ici vendredi et que nous nous disputions à qui ferait de la fumée, mon cœur bondit de joie. Je me dis : « C’est pourtant vrai ». Pour toi la chose est plus évidente puisque te voilà dans ton pays, et c’est une chose que tu peux sentir à chaque minute, et encore mieux à Morgat… Quelles rêveries de ton Dick à ce seul mot ! Je revois tout, les pins, la petite chambre, la lande, les rochers, toute la baie, et notre bonheur fou ! Et tu y es. Tu as le bonheur de revivre ces choses. Je suis sûr que tu ne m’en voudras pas trop tant tu seras heureuse. Ce pays te redira que je t’aime. Et moi je te dis que je t’adore, éblouissante blonde à la peau de lait. Si pareille à la Gabrielle de toujours. Et je regrette notre trop long bavardage… Mais aussi le bavardage c’est si bon ; mais l’amour est bien bon aussi. Songe à Morgat et à la Républicaine. Tu vas te promener partout là. Tu es transformée ; tu vas te guérir tout à fait. L’air natal a produit son effet. Ce soir je n’irai pas à la brasserie, je dînerai au bistro en bas, occupé de rêveries très douces. Car je crois que tout s’arrangera et qu’il n’y aura pas de nouvelle séparation. Personnellement j’ai des soucis (qui ne sont rien auprès de ton absence outre-Océan). D’abord la santé au Vésinet ne va guère ; le retour du froid provoque des accidents assez inquiétants. Mais enfin je fais pour le mieux. D’un autre côté ma sœur qui était à Digne comme toujours ne peut plus y rester, son amie se transportant à Montpellier pour un traitement médical long… et d’ailleurs ces arrangements-là ne durent jamais bien longtemps. Alors ma sœur traîne du côté de Bordeaux et d’Arcachon où elle connaît des gens. Mais ce sont de vieilles gens, qui ont leurs habitudes. En tout cas voilà un changement qui a de l’importance pour moi. Mais je n’y veux pas trop penser. J’ai bien assez de penser aux paperasses pour la retraite. Mais voici qui est plus gai. Tes parents t’auront peut-être envoyé une coupure du *Temps*. C’est une circulaire de De Monzie (mon ministre) qui me cite comme une autorité etc. Cela a fait du bruit. J’en conclurais que ce ministre, s’il reste, me trouvera quelque chose, ce qui premièrement me fera plus riche, et deuxièmement m’obligera à rester à Paris, ce qui a aussi de l’importance. Quoique en aucun cas je n’aie l’intention de lâcher mon 149 qui est maintenant le centre de nos amours, en attendant le petit nid futur qui sera où ? On verra bien. Depuis que tu es revenue, le travail marche tout seul, je suis gai, j’ai des ailes. Tu te rends compte ? Je respire du bonheur. Tout m’est facile. Les classes passent comme des minutes, et la bonne humeur ne cesse pas. Je suppose que tu te sens légère aussi à Morgat, en dépit des soucis d’avenir. Car enfin c’est toujours cela. Et nous savons jouir du présent. Il n’y a qu’une chose qui va paresseusement, c’est les vers. Et pourtant hier soir tu as pu voir Mars, Jupiter et la lune en ligne droite ; c’était magnifique et un peu sérieux. Trop de souvenirs tristes peut-être de ces longs mois de séparation. Mais il faut croire que le bonheur l’emporte, car les vers ne chantent pas ; et pour moi c’est plutôt la tristesse qui chante ; tu ne le sais que trop. Mais qu’importe. J’ai envoyé des tas de pensées joyeuses aux trois astres ; et sûrement tu l’as pensé, toi qui interrogeais la lune muette, dans les sombres jours de l’exil. Et tu avoueras que la librairie n’est guère généreuse ; car elle devrait bien payer les 100 000 fr. annuels qui nous enlèveraient tout souci. Mais ce sont des rêves. La réalité est un peu plus sévère ; mais enfin le petit trésor a encore des ressources. Et tu dis là-dessus que tu ne peux attendre indéfiniment. C’est vrai, mais je ne veux pas y penser. Pour le moment je te vois à Morgat. Je sais qu’en une nuit tu seras revenue, dès que les travaux seront faits. Alors je danse de joie et je t’adore et je t’envoie des baisers fous semblables à tous ceux de ces heureux temps. Ton homme à toi, ton ALAIN et ton Dick.

# ???

Vésinet dimanche. Tu vois je peux à peine écrire. Zona classique plexus brachial se prolongeant jusqu’à l’extrémité des doigts. Médecin ce matin – Sans danger, douloureux, long. Il prescrit repos au moins jusqu’à jeudi. Rien à faire d’autre. Donnerai nouvelles. Triste tout çà ! Je t’adore. Tendres baisers. Ton ALAIN et ton Dick.

Vais faire suivre courrier.

# ???

Mardi le Vésinet.

Ce n’est pas doux. Mon bras droit me fait penser à ton bras gauche. Hier je n’aurais pu former une lettre.

Un traitement très énergique (10 cachets par jour de quinine et salycilate) a déjà modifié et permet d’espérer guérison rapide. Mais rien à espérer pour vendredi. Ce n’est pas dangereux mais on est démoli. C’était pire quand il y avait l’Océan. Je t’adore. Baisers tendres. Ton ALAIN et ton Dick.

# 6 mars 1933

Lundi 1h30.

Chérie j’écris un mot après pansement avant de partir en auto. Cela ne va pas mal. Douleurs parfois vives que je combats avec aspirine ou analogues (selon le médecin). La cicatrisation se fait ; mais c’est encore rose et croûteux et très sensible. La classe va me distraire. Demain même chose pour conférence. Et j’espère bien revivre normalement ou presque vendredi. Le médecin m’avait annoncé d’abord six semaines. Je me fais une idée de tes douleurs enragées du bras gauche. Et aussi je me fais pas mal de bile n’ayant rien de toi, et pour téléphoner ce n’est pas bien facile. Au lieu que je mettrai cette lettre à la poste.

Que de tendresses perdues et quel souci de tout genre pour nous deux. Dis-toi que je t’adore et que cela ne va plus durer bien longtemps.

Ton Homme à toi, ton ALAIN et ton Dick.

# ???

Je ne reçois rien du 149. Écris directement 75 avenue Maurice Bertaux Le Vésinet. Tant pis. Ou bien tu peux téléphoner V. 1889 en demandant aussitôt M. Chartier à l’appareil. Cela passera parmi d’autres communications (le lycée etc.). Environ entre 9h et 8h du soir. Je ne bouge pas. La main va un peu mieux ; mais c’est une grosse affaire. Je ne vois pas encore d’espérance malgré le traitement énergique. Zona c’est Zona. Je t’adore. Baisers. [ ???] ton ALAIN et ton Dick.

# 11 avril 1933

NAF 14234/214 – 19/03/2022

Le Pouldu mardi 11 avril 1933

Ma chérie je t’écris un peu à la hâte, car je ne sais rien du facteur, et il faut que j’aille à la recherche de ta lettre, que j’attends pour aujourd’hui. Les santés sont bonnes, si ce n’est que la rougeur zona est revenue un peu dans le creux de la main à la suite d’un effort ; ainsi j’écris mollement, sans serrer le porte-plume. J’imagine à Morgat ce même temps gris, et mes pensées ne sont pas plus gaies que les tiennes. Je t’ai envoyé les photos de Buffard avec trois lignes ; c’était pour gagner du temps. Pardonne-moi. Je sais bien que tu me pardonnes finalement, mais en ces temps-ci il y a une difficulté bien douloureuse à pardonner ; mais enfin on y arrive et surtout on est sûr d’y arriver. Tu penses bien que nos querelles m’ont profondément remué. Nous aurons tout vu. Et c’est forcé ; car il y a forcément des hasards malencontreux, et il faut s’en défier. Mais on est surpris. Sans ces maudits hasards tu n’aurais pas envoyé ce câble, et nous aurions eu quelques bons jours de plus. Je t’ai raconté les choses de politique. En un autre temps cela nous aurait amusés, et aurait fait le texte d’un bavardage sans fin, délicieux, dans le coin chéri. Mais tout est gâté par ce départ brusque (sais-je seulement si je te reverrai avant ?). En tout cas ne va pas regretter les choses dures que tu as pu me dire. Je connais ton cœur et ce n’est pas d’hier. Je sais que j’y ai un refuge que personne ne m’enlèvera. Je finis, car ma main est engourdie et un peu douloureuse ; il ne faut que du repos. Et il nous faudrait à tous deux la paix du cœur qui n’est pas possible. Devant cet horizon ! Cet Océan ! Il faut payer les beaux jours. O Boulevard Montparnasse ! C’est maintenant un lieu chéri. Je t’adore. Prends un long baiser. Tu te souviens ? Nos disputes n’ont pas changé les baisers. Ton homme qui t’adore, ton ALAIN et ton Dick.

Et il n’y a pas de contrat ! Comme je vais avec bonheur refaire le trésor secret (qui n’est pas encore tout défait). À toi !

# 12 avril 1933

NAF 14234/215 (363) – 19/03/2022

Le Pouldu mercredi 12 avril 1933.

J’ai eu hier ta grande lettre des mains du facteur. Tu me perces le cœur ; mais je t’en ai bien fait autant, dans mes lettres et dans mes poèmes. Et toi tu fais comme moi, tu forces contre les choses que tu ne peux supporter ; tu les rends terribles. Cela secoue ton Dick du haut en bas. Je faisais de même. J’avais raison et tort. Je grossissais tout. J’étais injuste. Il faut penser à tout cela. La situation aujourd’hui renversée est moins grave, conviens-en. Il n’y a que de petites choses ; mais le terrible orgueil s’est éveillé des deux côtés. Et de plus il y a la situation matérielle qui est difficile, ce qui aigrit tout. Mais il faut effacer d’abord ces frais de voyage puisque c’est réglé sans aucune difficulté et comme il fut toujours convenu. Il faut dire aussi que l’idée de retourner est apparue comme fatale (absolument comme les autres fois) dès que tu as pu te rendre compte de l’état des affaires ; car tu n’as montré aucun espoir ni aucune possibilité pour toi de vivre indéfiniment ici sans domicile à toi et sans travail ; tu n’as jamais varié là-dessus. Et pourtant un soir, comme tu me demandais conseil, je t’ai conseillé de ne pas partir. Je ne te l’ai pas ordonné. Je veux t’expliquer tout. L’avenir pour toi a toujours été dans ma pensée, surtout depuis que tu as subi la crise comme tout le monde. Certes j’avais bien assez de toute façon pour continuer à vivre avec toi sur mes genoux et tant de douces choses. Mais j’étais obligé de me poser la question : Après ? Ce sont des préoccupations naturelles, car l’âge est quelque chose. Je t’ai empêchée plus d’une fois de refaire ta vie selon la prudence ; je n’en suis pas plus fier. Alors cette fois comme les autres j’ai plutôt pensé à me résigner qu’à empêcher. Ne te trompe pas à cette belle raison ; elle m’est bien pénible. Je n’aime pas faire des plaintes qui ne servent à rien. D’où tu tires naturellement cette conclusion que je m’habituerai bien facilement, que je serai tranquille etc. Oui tranquille comme je l’ai été pendant ces quatre années. Je ne me plains pas. Mais comprends bien. Je fais ce que je peux pour t’aider à t’en aller, comme j’ai fait déjà deux fois. Tu interprètes cela d’une façon effrayante, et qui est vraisemblable, ce qui me donne une honte insupportable. Mais pourtant ce n’est pas juste. Faisons la part de la nécessité. Il n’y a rien de changé ; c’est toujours pareil. C’est la même anxiété que je connais trop. Il se peut que je semble m’y accoutumer ; ou peut-être je la sens moins vivement. D’autant que tu m’as vu malade en somme, quoique je n’aime pas l’avouer (aujourd’hui cela va mieux ; la main est remise en état). En somme tu sais bien que je ne veux rien avouer de ce qui est faible et malheureux. Et toi donc ! Je ne t’ai jamais vue si brillante ni si belle que quand tu as le désespoir au cœur et que tu te prépares à m’accabler. Je dois dire que tu ne cesses pas non plus d’avoir cet air tendre qui me console en même temps. Alors tu fais de moi ce que je suis déjà, naturellement. À mesure que je devrais m’attendrir, je me sens indifférent comme une pierre ; ce n’est qu’après et dans la solitude que je reviens au profond chagrin. Maintenant il y a aussi l’ennui des querelles, qui certainement est cause que je n’ai pas recherché toujours l’occasion de te voir, à déjeuner, en voiture etc. Je prévoyais les mêmes discours, le même silence idiot de moi. Je suis naturel en cela ; tu me connais. Et puis j’ai trop de torts, en remontant les vingt dernières années, sans compter ceux que tu ajoutes.

Mon grand tort c’est la situation présente et si ancienne. Tu supposes, pour te faire souffrir, que la secrétaire triomphe. Il n’en est rien. Elle vit péniblement, devine les lettres que je cache, devine mon souci (ce n’est pas difficile) et manque seulement de courage pour rompre tout. D’autant que je me le reprocherais et que tu ne me l’as jamais conseillé ; cela se sent aussi ; et d’ailleurs elle le sait ; je le lui ai dit plus d’une fois. « Mon bonheur dépend de l’humeur de Gabrielle ». Ce qu’elle m’a dit une fois, ici même, devant la mer que je regardais tu devines comment, elle pourrait me le répéter. La journée d’hier (après la lettre) a été infernale. Mais je n’insiste pas sur ces scènes presque muettes. C’est désolant ; je n’y peux rien, et au fond je n’y pense guère. Je ne pense qu’à toi. Je retrouve, surtout en cherchant le facteur, des tournants de chemins où ta pensée m’attend. Cette situation à son égard est ridicule, mais je ne veux pas aller jusqu’à l’odieux. Tu ne m’approuverais pas. La santé est meilleure. Mais que pouvais-je faire aux jours funestes de la maladie, de la conférence etc. Moi-même malade et ne voulant pas le paraître. Elle se fatiguant, comme je le voyais bien, et ensuite venant à la crise habituelle, compliquée d’un abcès au pied. Le dernier mardi elle était chez sa sœur, ne pouvant remuer. Tu dis que c’est une comédie dont je suis dupe. Il se peut. Mais qu’y faire ? Et un abcès au pied n’est tout de même pas simulé. Étant dans ces grands embarras, et tendu à faire mon travail, par orgueil, je ne pouvais qu’être fortement piqué par la gaffe involontaire de Gilda. Et même par ta présence à la conférence ; car je n’aime rien de tout ça. Ce n’est pas un spectacle ni un plaisir de vanité ; simplement je gagne quatre sous. Et pourtant ! Hérissé comme j’aurais pu l’être, j’ai été comme submergé de plaisir en voyant tes beaux yeux et ton sourire ; cela tu le saurais si tu étais juste. Enfin tout était contre nous. Par la même raison, je n’ai pu penser que tu viendrais au lycée. J’étais occupé de maladie et de travail difficile. Dans mon cœur je te demandais quelques jours de crédit. Mais de loin le cœur ne se voit pas. Finalement tu m’as trouvé inquiet et irrité presque à chaque fois (sans oublier les délicieux moments où l’on oubliait tout). Mais il y avait d’autres causes, petites, mais puissantes sur moi. Rien du tout qui puisse intéresser l’amour. Ce sont des passions d’orgueil. Il y a eu d’abord une petite pique, avant même ton retour. C’était la conclusion d’un article de P. que tu m’avais signalé (la grosse caisse, la fanfare etc.). Tu n’en étais pas cause. Je n’ai rien marqué, mais en dedans je sentais la tempête qui commençait. Vingt ans d’humiliation malgré mes basses flatteries dans cette maison-là ! Mais là-dessus tu ne sais pas tout. De ma part ces rancunes sont bien petites, et plus d’une fois j’y ai résisté. Mais cela revient. Et par exemple l’idée d’une étude sur moi par lui ne peut que m’être désagréable. Mais étant prévenu j’aurai soin de ne pas la lire. Cela était étranger à nous deux. Mais là-dessus est venu ton discours sur la pianiste, qui était fort, qui était peut-être juste, mais qui pouvait être interprété comme destiné à me repousser de la Critique Musicale, qui n’est pas mon affaire. Là-dessus tâche de me comprendre. Il se peut que ce ne soit pas mon affaire ; mais je ne veux pas qu’on me le dise ; et dès que je me sens découragé par de vives critiques, je rebondis, tel que tu me connais, et j’écrirais dix articles pour un si je ne me retenais pas. En tout cas avoue qu’il n’y a rien dans mes articles de ce genre qui vise à humilier qui que ce soit. Tu comprends comment j’ai été amené par emportement d’orgueil à aggraver mon cas, en écrivant le malheureux article, que certes la pianiste n’espérait pas. Tu exagères ici l’influence de ce que tu appelles mon milieu. Car ce milieu n’est pas plus favorable à une blonde pianiste qu’à n’importe quelle autre blonde. Et cet article n’a pas étonné que toi. Mais je me moquais de tout cela. J’ai eu tort ; il ne faut pas mêler les passions au travail littéraire. Quant à la pianiste elle-même, je la crois rare ; de sa personne elle ne me plaît guère, et n’a rien fait pour me plaire. Et même, par réaction (car en ton jugement à toi j’ai plus de confiance qu’il n’est raisonnable) je serais disposé à la juger sévèrement ; mais bien mieux je ne la jugerai pas du tout. Quelle importance. Enfin, en résultat, tu m’as vu possédé d’une sorte de colère à froid ; tu m’as dit des choses dures, et j’ai répondu de même ; cela aurait fait une fâcherie entre deux qui ne s’aimeraient pas vraiment. Tout compte fait, cela n’a rien fait du tout, ni en toi ni en moi. C’est toujours la même chose. On souffre, et on se retrouve pareil. Mais je vois que tu n’as pas bien compris les passions de l’homme de lettres ; cette espèce est redoutable ; elle ne pardonne rien. Mais à toi il n’est pas question de pardonner, mais plutôt de te demander pardon de tout çà. Ce n’est que de l’humeur, mais cela peut être redoutable. Ne doute jamais de moi. Tu ne te doutes pas à quel point ce serait injuste. Me voilà de nouveau solitaire devant mon horizon, répétant : « Il n’y a pas de contrat ! ». Il faut finir. Je t’adore. Un grand baiser bien amoureux de ton homme tout à toi. Je dis Hélas ! Hélas ! mais c’est en pensant à la nécessité que nous subissons, non en pensant à l’amour. À toi tout ton ALAIN et ton Dick.

# Dimanche de Pâques 1933

NAF 14234/218 (368) – 19/03/2022

Dimanche de Pâques 1933.

Ma chérie, ma bien-aimée, voilà bien des dimanches de Pâques, froids et lumineux comme celui-là, et tristes pour le cœur de ton Dick. J’ai pensé si vivement à toi tous ces jours ; c’est une obsession ; je suis absent. Je suis là-bas autour de la Républicaine. J’attendais assez une lettre hier ; le cœur me battait… Mais je suis revenu sans rien. Il faudra bien que l’amour triomphe de ces terribles mouvements d’humeur. J’en suis sûr. Car tu dis bien que tu m’aimes pour moi ; je le sais et je le vois comme je l’ai vu. Et alors les bêtises que je peux dire ou écrire seront mises à l’oubli avec tant d’autres bêtises. Il suffisait d’un de nos petits déjeuners si charmants, où le petit médecin regardait mon bras et mon dos (Ils n’ont guère changé. Mais la main va bien, pourvu que je m’abstienne de tout travail de force) ; nous étions comme autrefois. Avec cette différence que mon logement si abandonné n’est pas accueillant comme était notre nid du 146. Le sauvage y redevient sauvage un peu. Et tout cela est bien bête. Mais le Dick était bien mignon quand il te cherchait et te trouvait au boulevard Montparnasse (près du garage !). Bref on ne comprend rien à cette crise, sinon que nous avons été accablés par la tristesse en pensant que tu serais forcée de repartir. Et dès que tu me l’as dit (qu’on t’offrait quelque chose de sûr là-bas) j’ai compris comme j’avais compris les autres fois. Qui a voyagé voyagera. Je viens de lire la correspondance de Liszt avec madame d’Agoult (trois enfants). C’est effrayant. Lui voyage à travers l’Europe et elle reste à Paris. C’est un mélange de profond amour et de querelles. Et tous les deux sont orgueilleux à un point incroyable. Ne lis pas çà. Je commence le *Wagner* de Pourtalès ; j’y retrouverai le même diabolique Liszt. Ce que j’ai pu être injuste quelquefois dans mes lettres ; mais tu te gardais bien de répondre du premier mouvement ; et moi j’écrivais aussitôt souvent par le même courrier. La distance nous faisait peur ; et en effet on ne coupait pas au malentendu à 5000 km. Nous en sommes sortis, mais pour tomber dans d’autres difficultés, auxquelles moi non plus je ne comprends rien. Tu t’es assurée que Gilda avait bien téléphoné deux fois ; à ton tour renverse les rôles et imagine l’effet. J’ai raison de dire mauvaise chance, et c’est même incroyable qu’après tant d’années elle se soit trouvée là à point pour provoquer la plus mauvaise tempête. D’un côté je me grattais et creusais la tête, ne pouvant croire à une machination ; et en effet il n’y en avait point. D’autre côté la vie était devenue intolérable, elle voulait tout laisser, elle cédait devant des ennemis, disait-elle, bien plus forts qu’elle. Enfin tout ce qu’on peut imaginer, assez naturel après ce coup de téléphone, encore redoublé, et dont les détails semblaient faits exprès. Et moi malade, et préoccupé du service et des leçons. Tu t’étonnes que je cède toujours, mais au fond tu dois bien le comprendre. Quand une femme arrive à 62 ans on ne peut pas la traiter selon la loi des passions ; on doit en appeler à l’amitié. Et n’était-ce pas lâche de la renvoyer de cette maison où j’avais voulu qu’elle fût chez elle ? Tu ne me conseillerais pas cela. Enfin tort ou raison j’ai agi comme autrefois, sans la rassurer beaucoup. Et encore maintenant elle interrompt les silences pour me dire : « Tu t’ennuies. Je suis vieille etc. ». Je me change les idées comme je peux. Mais ma pensée revient à toi ; là, quoi que tu puisses croire, je trouve de la consolation, car j’oublie aisément ma propre humeur et la tienne ; et ici ta pensée est partout. Je rêve, je regarde la mer ; mon défaut est de rester indéfiniment dans cet état de tendre mélancolie, et même de m’y plaire, tant qu’une parole ne me rappelle pas les amères tristesses. Et je suis toujours dans l’incertitude. Je ne sais quel est le bateau, ni la date. Je reste là où je suis, habitué à cette inertie et à cette résignation. C’est cela qui me rend stupide et fermé quelquefois. Tu dis que j’aime ma tranquillité ; il y a quelque chose de vrai là-dedans ; j’aime mieux la solitude qu’une querelle, et je regrette profondément les choses blessantes que nous pouvons quelquefois nous dire ou nous écrire. Avoue que tu sais bien toi aussi me frapper au bon endroit. On se défend en attaquant. Pourvu que ces choses soient oubliées. Pour moi je n’aime pas y penser ; je cherche les délicieux souvenirs et je m’y tiens. Mais tout était difficile. Ces soirées courtes ! Quelle différence avec le 146 ; et j’aurais dû garder ce nid ; ce n’était pas difficile ; mais j’y ai pensé trop tard. Et tout a mal tourné pour nous. Car enfin je n’ai pas fait exprès d’être malade. Et c’était la circonstance la plus funeste, comme on l’a trop vu. Toutefois l’irréparable entre nous, çà n’existe pas. La preuve en a été faite. Et ce sera encore pareil. Même dans ta grande et si terrible lettre il y a des choses sublimes qui m’ont consolé. « Je t’avais toujours vu monter, jamais descendre… » C’est beau ! C’est si bien toi. Et il y a du vrai dans tes remarques si piquantes, si blessantes même, qui ont remué une mauvaise vase dans ton Dick. Surtout mis au régime de l’extrême flatterie. Mais malgré tout, les gens ne connaissent pas du tout le vrai Dick que tu connais si bien, bon et mauvais ; et les poèmes sont un monde secret, plus vrai que tout. Cela est ineffaçable pour toi comme pour moi. Il faudrait seulement quelques heures de détente et de tendresse sans mélange. Les aurons-nous ? Ou bien as-tu pris le parti de partir sans crier gare ! Cela je le crains, et l’anxiété ne me quitte pas. Peut-être j’aurai une lettre ce matin, c’est-à-dire à l’heure du courrier. J’y répondrai demain. En attendant je te demande pardon de tout çà ; le cœur est tellement à toi. Le crois-tu ? Je t’adore et prends un grand baiser salé, de ceux qui remuent tout. À toi tout ton ALAIN et ton Dick.

Il n’y a pas de contrat ! Mais que devenir si tu pars sans m’avoir revu. Je t’adore.

# Avril 1933

NAF 14234/220 (372) – 19/03/2022

Vendredi. Ma chérie j’espérais un peu trouver un mot disant que tu n’étais pas partie… Je n’ai que la ressource de t’écrire. D’abord Hella m’a envoyé une lettre fort aimable où elle me remercie de ce qu’elle a reçu par ton intermédiaire. Cela me fait penser à l’argent et je crains que tu ne sois un peu à court. Dis-le moi je t’en supplie. Fais-moi cette grâce. Que puis-je pour toi d’autre. Les circonstances nous tiennent de court et c’est horrible à penser. Je ne pense qu’à toi et je ne crois pas avoir été soumis encore à une aussi rude épreuve. Le pire c’est que tu ne croies pas cela. Les chances ont été toutes contre moi cette fois-ci. Toutefois je n’oublie pas les moments absolument délicieux où tu oubliais tes pensées, où tu suivais ton cœur qui devine tout. Mais nous aurons un temps immense pour revenir sur ces choses, surtout sur les bonnes. Pour les autres je te dirai seulement que je te donne raison pour la chose musicale ; mais comprends aussi que je n’admets guère d’être corrigé aussi vivement. Mais de toi tout va. Et pour toi je suis pareil, quoi que tu puisses imaginer. J’ai mal compris, à la fin de la conférence, si tu voulais seulement me donner ton beau sourire, ou bien me parler. J’étais excédé de toute cette foule. Et cela ne peut rien sur moi ; tu finiras par t’en apercevoir. Car c’est tout pareil dans les beaux moments. Seulement je conviens que j’ai été abruti ou fermé ou buté la plupart du temps. En présence de l’inévitable (ton départ) je suis encore comme stupide. Il y a eu une suite de malchances que nous devrons tout de même surmonter. Nous avons vu pire.

Je ne pars que lundi au plus tôt, le pied soigné mardi par un bon pédicure se guérit lentement, et la santé générale n’est pas bonne, ce qui fait que mes désirs sont la même chose que rien.

En retard aujourd’hui. Vu le ministre une heure et demie de temps. Tout réglé. Deux cours à la Sorbonne. Surveillance de l’Encyclopédie etc. Je déjeunerai avec lui au Ministère après les vacances. Là-dessus je n’étais pas inquiet. Et cela donne une sécurité si tu as l’idée de revenir. Tu veux voir ce que c’est, et je comprends cela ; mais il se peut que ce soit réellement insupportable ; et d’ici là les affaires ici seront peut-être meilleures. Ma crainte (redoublée par ton sourire à la conférence) c’est que tu partes avant mon retour. Tout cela s’est fait si brutalement, et encore une fois par ma faute. Mais dans de telles circonstances je me raidis, je ne peux rien. Tu verras tout cela d’un œil plus juste. Et pense que la nécessité était plus forte que nous, puisque tu ne voulais pas continuer à vivre ici sur notre petit trésor. Et c’est bien assez de ces causes-là sans m’accabler encore d’un tas de suppositions qui ne peuvent pourtant pas être sur tes lèvres ni dans ton cœur. Tout çà est bien triste ; mais tu le vois trop noir et c’est naturel. Avoue pourtant qu’il y a eu des rencontres invraisemblables, comme les téléphonages de Gilda. Après des accrocs pareils, on s’use à raccommoder les choses, et on y arrive mal. J’aime mieux penser à ces délicieux déjeuners du matin. Et puis enfin je te rends justice, et avec bonheur. Tu as peut-être vu que la pianiste était à la Conférence. Tu avoueras que mille diables voudraient m’embêter, qu’ils n’agiraient pas autrement. D’ailleurs elle m’a rasé. Et je suis bien aise d’être délivré pour 6 mois de ce Guignol des Conférences. Mais en revanche la lettre de Hella m’a fait plaisir, je t’ai dit pourquoi. Je suis ravi que toi et moi nous soyons ensemble là-dedans ! Mais la bourse n’est pas épuisée. Si par ta vivacité terrible tu devais partir avant mon retour (lundi de Quasimodo) et si tu voyais que l’argent te manque, écris-moi de Morgat, au Pouldu ; j’aurai avec moi mes chèques postaux et je t’enverrai aussitôt ce qu’il faudra. J’aurai bien le temps ensuite d’économiser. Et puis je t’adore et c’est affreux tout çà. La lune brillait hier soir ! Mais, comme tu disais, cette fois il n’y a pas d’engagement. Pense à ton Dick qui ira reprendre sa faction à la brasserie ! Je t’écris de chez moi afin de ne pas manquer le courrier de ce soir ; je suppose que tu auras cette lettre demain. Le bras va bien, mais il y a des névralgies, comme le médecin l’avait prédit. Et puis ces tristesses… Je t’envoie un grand baiser d’eau marine, je crois le sentir dans ma bouche. À toi fidèlement, quoi que tu puisses penser ; et ne sois pas sévère pour moi ou bien Gabrielle te grondera. Elle sait que je suis son Dick et ton ALAIN.

Adresse : au Pouldu, par Clohars-Carnoët, Finistère. Baisers amoureux.

# 21 avril 1933

NAF 14234/222 (377) – 19/03/2022

Le Pouldu 21 avril 1933

Ma chérie, toujours chérie, j’ignore quel sera le sort de cette lettre. Dans ta lettre reçue hier (longtemps attendue) tu ne me dis toujours rien du bateau. Je sens que tu l’as résolu. Mais sais-je alors seulement où tu es maintenant ? où tu seras lundi ? Lundi je serai à Paris matin et soir (matin depuis 11h). Mais que puis-je espérer ? Oserai-je attendre à la brasserie ? Tu tapes sur ton Dick à tour de bras. Tu as bien raison. Mais cela l’abrutit. De toute façon cette séparation est dure à avaler. Mais tu as bien raison de me fourrer dans la tête que tu es toujours la même Gabrielle. Et toi, mets-toi bien dans la tête que ton Dick est toujours le même. Faible, il le veut, mais nullement aveugle (quoiqu’il m’arrive de dire des bêtises). Nullement aveugle. Peux-tu m’expliquer pourquoi je ne mettrai jamais à la porte cette vieille sorcière presque aveugle ? C’est que tout examiné je ne le veux pas. Ainsi les choses marcheront avec poussière et crasse, toujours dans la même tanière, quoi que tu penses. Les déjeuners du matin suffiraient à m’attacher là, de la même manière que je suis resté quatre ans attaché à la brasserie. Pour les grandes choses comme pour les petites je suis têtu. Que je sois dupe d’un abcès au pied ou d’une maladie nerveuse, qu’est-ce que çà change ? Je comprends que tout çà devrait se gâter. Ma vie a été mal conduite, c’est clair. Mais je l’aurais conduite selon la raison, mariage riche à trente ans, c’est alors que j’aurais été malheureux, sans remède, et sans travail utile. Mais tu penses comme moi là-dessus et je connais ce qu’il y a de jugement dans ta forte tête. Crois-tu que je m’amuse ici ? Je compte les jours comme un prisonnier. Et pourquoi ? Que puis-je espérer maintenant. Seulement ma sauvage liberté de temps en temps. Ce n’est pas rien.

Je suppose que tu me tiendras au courant de tes mouvements. De toute façon, j’écrirai toujours chez H. St 47 MA. Mais je tremble en pensant à cela. À quoi bon écrire cette lettre qui peut-être ne t’atteindra pas. Je finis en pensant au dernier baiser, total, qui hélas ! sentait les larmes et le départ. Penses-y aussi. Imagine que je te le rends maintenant et que je suis ton Dick de toujours bon ou mauvais il n’importe. Pareil Pareil. À toi que j’adore ton ALAIN et ton Dick.

# 28 avril 1933

NAF 14234/223 (380) – 19/03/2022

Le 28 avril 1933. Ma chérie quelle émotion en cherchant dans le NYH les bateaux ! Tu vois je ne prends pas un grand papier. Je suis gelé par tout çà. Je ne veux pas avoir l’air de quelqu’un qui se sent obligé… Mais toutes ces bêtises vont s’effacer devant la triste réalité. Pardon pour l’écriture. Çà tremble. Et ce n’est pas imité je t’assure. Il faut que tu retrouves ton vrai Dick, qui n’a de changé que ceci, qu’il supporte plus mal que jamais ces terribles moments, et qu’il ne sait plus dire un mot ; seulement écouter ton triste pas dans l’escalier… Je ne suis pas près de l’oublier. Tout cela s’est fait comme dans un rêve. Du moins la consolation d’avoir bien rempli ce mardi-là. C’était délicieux comme autrefois. Mais du moment où tu as fait tes adieux aux gens de la brasserie, je n’avais plus de jambes ni d’idées ni rien. Ainsi me voilà fumant ma pipe devant le cher piano, et travaillé de regrets vains. Aujourd’hui j’ai comme consolation un odieux travail à Sévigné, plus odieux que jamais. Et pourtant je ne faisais qu’y gagner ma vie ; est-ce ma faute si j’avais l’air d’un charlatan ? Mais tout a tourné contre moi et par conséquent contre toi. Résultat : tous les gens m’ennuient. Je n’aimerais à voir à présent que Valéry. Dis-moi pourquoi. C’est qu’il est lié à des souvenirs bien tristes mais qui sont maintenant si doux ! J’aimais à écrire. Je me disais que je t’enverrais mes livres. Et maintenant c’est pourtant pareil ! Mais tu ne le crois pas. Je revois ta silhouette charmante et ton visage délicieux de gosse (heureusement je ne suis pas le seul à te l’avoir dit, sans cela tu ne me croirais pas) ; mais en même temps je vois pétiller dans tes yeux quelque chose qui n’est pas tout à fait tendre (c’est selon les moments). Je te dis que je suis gelé. C’est bien la peine d’attendre avec une folle impatience pour manquer l’heure. Et comment cela s’est fait, je ne puis le comprendre. Rien d’agréable ne me retenait ; non ; j’ai été retardé bêtement. Zut ! Zut ! et Zut ! comme je lis à ma porte. C’est le mot de la situation : après cela tout a tourné mal, y compris cet imbécile de zona qui, par un retour d’humeur, me brûle toujours assez. Et voilà comment ton troisième départ a trouvé moyen d’être le pire ; car je n’étais même pas en colère. Ce n’était rien que cette terrible pensée : elle ne trouvera même pas de consolation à penser à moi ! Je n’y pouvais rien ; une fois que les choses vont mal, tout ce qu’on dit aggrave. J’aurais voulu tout faire. Mais rien n’a fait. Si ce n’est que j’ai retrouvé ta tendresse entière, et je te jure que je retrouve la mienne. Mais je ne crois pas que j’oserai envoyer un câble. Car ces paroles trop sommaires ne te plairont point. Moi j’oublie tout, et si facilement ; je te conjure de n’avoir pas un regret. Ce que tu as pu me dire de désagréable n'est rien pour moi. Mais toi tu te souviendras ; et voilà tout le réconfort que tu trouveras… Harriett pourtant te rappellera tant de choses précieuses comme l’or. Et même les souffrances c’est encore bon à retrouver. Pense bien à cela et ne sois pas injuste. Je sais que tu ne le seras pas ; tu auras le temps dans ta tête d’or de faire la part des choses, et de retrouver quelques souvenirs très purs. Pour moi ils sont encore dans le brouillard. Avant ton voyage à Morgat (le premier de cette fois) je ne sais plus ce qui s’est passé. Je ne sais plus à quel moment j’ai eu la certitude que tu allais repartir. Nous avions tellement pensé le contraire ! Cette idée m’a abruti, d’où le zona probablement ; car ils disent que c’est un choc nerveux. Je le crois bien ! Ce destin qui revient sous des formes imprévues. Tout est si bien comme tu l’avais dit aux mauvais jours du premier départ. Mais enfin tu es tellement toi toujours, toi que j’aime. Je me dis que d’écrire, de vivre de nouveau en pensée là-bas, de suivre toute ta vie (si tu veux bien me la raconter), cela fera que je serai pardonné. Je commence de nouveau ma vie d’absence et d’attente… Que faire de mieux ? J’aurais écrit ce soir à la brasserie ; mais je crains de manquer le courrier de demain. Ce serait complet. J’ai cueilli ma première rose. Bien timidement je t’en renvoie quelques pétales (bien peu parfumés : c’est une rose gelée). Mais je ferai tout !! Je suis sur l’Océan avec le *Lafayette* et je rêve… Je rêve à ce matin du boulevard Montparnasse, où le vrai amour éclatait (tu ne peux pas dire le contraire) ; alors prends un grand baiser de ton Dick semblable à ce matin-là. Ainsi ma pensée va vers toi. Accueille-la. Mais tu le feras, je le sais. Je te baise toute ardemment et amoureusement ton ALAIN et ton Dick.

# 1er mai 1933

NAF 14234/225 (383) – 19/03/2022

Lundi 1er mai 9h à la brasserie. Oui à la brasserie à droite en entrant (il fait chaud). J’ai évité soigneusement le petit coin. Aussi je suis dans un état convenable. J’ai trempé mes fraises dans le sucre, une par une, alors tu vois l’état d’esprit.

K. X. Roussel m’invite à une exposition rue Louis-le-Grand (Braun). J’irai demain. Si je t’avais, je verrais bien mieux ; mais il faut que j’apprenne tout cela. Car cet homme est charmant. Et, somme toute, c’est un bon peintre. Après avoir vu, je lui écrirai, et je réparerai des années d’ingratitude. Tu me diras, avec tes yeux brillants, que si je deviens bon à ce point-là, c’est très inquiétant ! C’est possible. Mais je crois que c’est tout simplement l’effet de cette brasserie déserte (elle l’est réellement, mais, si nous étions deux, ce serait si différent). Ce matin je t’ai envoyé la NRF et le *Canard* de mercredi dernier, sous la même bande. Il se peut que tu aies lu le *Canard.* Par la suite j’aime mieux envoyer ce journal sous enveloppe (non fermée) simplement pour ne pas effrayer la censure des USA. Pourquoi je t’écris ce soir ? Assurément pour me plaire. Habitude ! Comme tu dis. Je persiste à croire qu’il y a autre chose ; dans quelques années d’ici tu en conviendras. Mais je ne sais pas bien prouver en ces matières ; car il n’y a pas de preuves. On peut tout faire ; si la tête d’or est barrée, rien n’y entre. Mais nous n’en sommes pas là. Ta sévérité n’a d’égale que ton indulgence. Plains-toi, mais ne me plains pas. Je suis encore un heureux gaillard… Tu demandes : « Qu’est-ce qu’il a bu ? » Simplement une demie Alsace. Mais ce n’est pas cela. J’ai une confiance illimitée en toi, petit page blond si élégant. Sérieusement ce que j’espère c’est que ta nouvelle vie va t’intéresser au moins dans le commencement ; assez pour te permettre de payer complètement ton petit château de Morgat. Après cela tu pourras t’occuper de changer si cela te plaît. Aujourd’hui baisse du dollar et de la livre ; le franc suivra, j’espère, et rien ne sera changé. Mais c’est égal tu es tombée sur une époque où il n’y a point de sécurité. Aujourd’hui, j’ai touché mon mois diminué de 200 frs. C’est un avertissement. Mais tu vois que je continue les folles dépenses de brasserie. Peut-être suis-je trop insouciant. Exception j’ai des soucis pour toi. Tu peux rire ; mais ici je trouve le seul sérieux dont je suis capable. Au fond tu penseras toujours le même mal de moi, et le même bien ; je n’en demande pas plus. Et toi je t’aime comme tu es, quoique bien piquante quelquefois. Mais cela ne peut pas changer l’obstiné promeneur de l’Isle-Adam etc. Celui-là se comparerait aussi à un chien fidèle ; l’intelligence vaut moins. Mais tant pis. Il faut le prendre tout ou rien. Je t’écris pour que tu aies l’enveloppe. N’importe quoi. Que tu saches seulement que je pense à toi et que je voudrais bien un bout de lettre sur ton genre de vie etc. Moi j’attends la composition de mercredi, qui me donnera du travail. Autrement c’est une paresse mélancolique que le printemps n’arrive pas à dissiper. Sérieusement je t’embrasse bien amoureusement et ne crois pas avoir de tort grave envers toi. Je puis me dire ton ALAIN et ton Dick. Et sois douce pour moi, t’en prie ! A et D.

Mardi matin au café d’Alençon. Je pense à toi, à nous et je t’envoie de tendres baisers mélancoliques. A et D.

# 12 mai 1933

NAF 14234/226 (385) – 19/03/2022

Le 12 mai 1933.

As-tu juré dans ta tête d’or de ne plus m’écrire du tout ? Je suis absolument sans nouvelles, et ne peux même pas aller à la brasserie pour m’en entendre demander. L’anxiété, je la connais, je la retrouve. Et pourtant j’ai confiance en toi absolument, comme toujours. Mais je t’ai vue presque violente (des yeux de feu) ; et c’était naturel devant un destin implacable et si loin de nos prévisions. Tu devais m’en faire reproche, car au fond c’est moi qui suis cause de tout çà depuis le commencement. Mais j’ai assez réfléchi là-dessus avec toi. Je n’ai pas juré de ne pas écrire si tu ne réponds pas. Je t’envoie régulièrement le *Canard*. La NRF va se trouver un peu en retard parce que j’attends vainement cette fois celle qu’ils m’envoient. Mais cela viendra.

Ici c’est toujours la même vie, avec des ennuis de santé (pas pour moi) qui tiennent à ces jours froids. Mon zona s’efface peu à peu et les brûlures aussi. Je mets encore de l’eau verte (sulfate de cuivre, sulfate de zinc, camphre) de temps en temps, et je prends des gouttes d’arsenic. Je corrige aussi une composition, bien lentement, pour ménager mes yeux. Tout çà ce sont des choses que tu m’as bien recommandées. Ce que tu me dis j’y attache toujours une énorme importance, même quand je n’en ai pas l’air. Je prouve que je t’aime, par les moyens qui sont en mon pouvoir. Sûrement tu ne me laisseras pas comme çà sans nouvelles. Je ne veux pas m’adresser à Jeanne, ni lui avouer que je n’ai rien reçu. Il y a des roses odorantes dans le jardin. C’est toujours le même mois de mai, si lugubre depuis ces tristes années. J’y suis à peu près habitué, comme tu dis. Je suppose que le désespoir on ne l’a qu’une fois. Mais l’anxiété, l’espèce de poids, le regret d’être pris dans la nécessité, le regret du paradis perdu, je l’ai toujours. C’était inévitable et c’est mérité par tant de bêtises anciennes qui même ne m’amusaient guère. Mais je répète que cela ne change rien aux sentiments. Pourquoi ? Je suis toujours moi. Bon ou mauvais, mais toujours pareil ; et toi tu es toujours la même, tu me l’as dit assez de fois, même en me grondant. Je ne peux pourtant pas oublier la boîte au lait, les croissants, et le boulevard Montparnasse, ni l’horrible départ, qui n’était pas plus doux pour moi que pour toi. Je ne sais comment j’imagine ton existence cette fois plus assurée, je ne dis pas plus libre. Mais la liberté n’est pas ce que tu désires le plus là-bas ; tu as du moins un travail intéressant et que tu règles toi-même. Enfin tâche, pour l’amour de ton Dick, de prendre les choses par le bon côté. Les affaires ici sont impossibles, et ce n’est pas la descente du dollar qui les arrangera ; nous serons de plus en plus un pays de vie chère. Ma retraite ne se liquide pas aisément ; les archives militaires arrêtent tout ; ils ne s’y retrouvent point. J’écris vainement. Quant au ministre je suppose qu’il m’a oublié, ou bien qu’il a connu les difficultés réelles. Toutes ces petites affaires de ton Dick tu les connaîtras. Que veux-tu ? Pardonne-moi. Je ne pouvais pas faire autrement. Il n’y a que la bêtise *musicale*, mais celle-là ce n’est pas bien grave. Tu sais bien que je suis au-dessus du ridicule. Pour le moment je ne veux plus entendre parler de concerts ni de rien de ce genre ; c’est tout juste si je fais sonner un petit peu le cher piano. Mais la musique intime reviendra. Quant aux topos sur la musique, je les ai en horreur. J’espère que tu vas rire un petit peu là-dessus. Je t’envoie mes plus tendres pensées et je te souris mélancoliquement de loin. Accepte un baiser un peu timide (ce noir silence !) mais qui est de tout cœur et toujours pareil. Cela me soulage de t’avoir écrit. Sois ma Gabrielle comme je suis du fond du cœur ton ALAIN et ton Dick.

# 15 mai 1933

NAF 14233/227 (388) – 20/03/2022

Lundi 15 mai soir à la brasserie à droite en entrant.

Tu vois ma chérie que je fuis encore notre petit coin, où il a été dit tant de paroles douces ou tristes ; je le regarde de loin, comme si j’allais t’y voir. J’ai eu ta lettre aujourd’hui. Cœur battant, car cette écriture sans timbre cela ressemblait trop à la présence ou presque. J’ai bien pensé que c’était venu avec le courrier de Jeanne. Et sûrement j’aurais répondu tout de suite par un câble, n’était la crainte que tu répondes de même. Car je vois que tu en es à l’économie stricte, par ma bêtise. J’aurais dû t’envoyer à Morgat même un ou deux billets de plus. Mais la peur de déplaire et une espèce d’hésitation stupide, qui m’a tenu depuis les reproches vifs que tu m’as faits. Je me rends bien compte que plus tu piquais, plus je demeurais inerte ; je suis bâti comme çà. C’est ma manière de supporter les brouilles ; je ne dis rien et çà aggrave tout. D’autant que sur certains points j’avais tort. Personne n’aime avoir tort. Bref le caractère n’est pas bon ; tu le sais ; mais il n’est pas dans ta nature de reculer ; tu vas tout de suite au pire. Maintenant je vais te dire : depuis le jour où j’ai aperçu, car c’était bien clair, que tu allais repartir, rien ne me faisait plus rien. J’étais comme une pierre. N’oublie pas non plus la maladie et la fatigue ; car le zona était l’effet d’un métier que je ne pourrais plus faire. Mais ce n’est pas non plus ma coutume de me plaindre. Et quand tu redevenais tendre et adorable, ce n'était pas long, je jouissais de cela si profondément. Le déjeuner du matin m’a donné des joies délicieuses ; et je vois que tu le sais bien. Alors ne noircis rien ; tu ne peux être que malheureuse d’un changement si contraire à toutes nos espérances. Ne va pas au-delà. Mais je vois que tu n’y vas pas ; ta lettre est tout de même une lettre d’amour. C’est à mon tour de me mettre à tes pieds pour te dire merci. Cela ne fait pas un malheur sans remède. Je viens de commander mon dîner, saucisse de Tours avec vin d’Alsace ! Tu vois que je me paie une petite noce. D’ailleurs le zona se calme peu à peu ; mais il y a encore des brûlures (les bretelles). Ce n’est pas grave ; ne me plains pas. Quant à être heureux, tu as beau dire, çà ne peut pas marcher. L’anxiété reste. Je la connais si bien. Tâche de te bien porter, pour l’amour de moi, et écris-moi ce que tu fais. Jamais le détail ne m’ennuiera ; je vivrai là-bas.

- J’ai dîné. J’attends le filtre. (Tout cela serait défendu peut-être par la mignonne infirmière au doigt levé. Mais que j’aie au moins cette consolation de boire et manger comme un animal !) De toute façon nous devions être malheureux, par cette séparation si cruelle, et que nous n’avions pas prévue. J’ai relu ta lettre, qui est toute bonne. J’aime celle qui l’a écrite. Mais ne lui dis pas encore trop ; elle est butée. Immuable, naturellement. Mais de ton amour je n’ai jamais douté. Et tu n’as rien fait de mal que secouer un peu trop fort un homme qui s’était montré naïf, et d’ailleurs fatigué. Mais ta lettre m’a si profondément attendri ! Je crois me rappeler que Mme d’Agoult était terrible ; elle demandait la permission de prendre un amant etc. Voilà à quoi on peut arriver. Mais Liszt ne valait pas mieux. Et nous n’en sommes pas là. Bien sûr que je te raconterai tout ce que je ferai. Je vais relire *Souvenirs de guerre* (manuscrit). Hartmann le demande et je pense que je vais le lui donner. Mais quelle lettre adorablement tendre. Non jamais rien ne pourra se comparer à ma Gabrielle ! Tu peux en être sûre. Et relis mes poèmes. Sache bien que je n’en renie pas un mot. Je reste ton Dick en tout, quoi que tu dises. Je me passe de permission : tu me jugeras mieux dans quelque temps. Je crois bien que je t’ai envoyé la NRF de mai. En tout cas dans la suite tu l’auras toujours. Et inutile de t’abonner à la petite Revue ; je puis très bien te l’envoyer. Avertis-moi seulement. Et dis-toi que ces petits soins me plaisent toujours pareil. C’est un signe cela. Mais il ne s’agit pas de phrases. La constance se prouve elle-même. Promets-moi de ne pas répondre par câble, et alors je te câblerai quelquefois, *pour mon plaisir*. Tu veux me rendre libre ; parbleu moi aussi. Mais je refuse comme tu refuses, et on verra bien ce qui arrive de ces deux entêtés. Réjouis-toi, puisque j’ai gardé le souvenir d’une Gabrielle fraîche comme une rose de mai et plus élégante que jamais. N’oublie pas de bien la soigner. Et fais bien ton métier, car je t’aime en y pensant ; et cela est digne de toi. Ta lettre est douce à mon cœur. Dors sur cette pensée, je t’en supplie. Je réponds follement à ton amoureux baiser. Rien n’y peut rien ! Ton ALAIN et ton Dick.

# 19 mai 1933

NAF 14234/228 (391) – 20/03/2022

Vendredi soir 19 mai à la brasserie.

Tu vois je suis fidèle. Me voilà à droite de l’entrée, toutes portes ouvertes, car c’est presque l’été. Je viens de faire un cours à Sévigné bien difficile, mais le dernier de l’année. Tout passe vite, même les jours tristes. J’ai une rose dans ma poche, afin que tu aies l’odeur de mon jardin. C’est tout à fait comme pendant tout ce long temps de l’absence ; je ne pense plus guère aux jours où il y avait entre nous une espèce de gêne stupide ; je n’en vois même plus les raisons sinon, en gros, que ma situation, telle qu’elle est, est bien difficile à sauver. Mais ce que j’ai de liberté je le sauverai. Il n’y a que cette maladie qui m’a pris au dépourvu et séquestré au commencement. La maladie crée toujours des difficultés imprévisibles ; et le téléphone crée des incidents ridicules. Tu me dis d’avoir confiance en Gilda. Pourquoi non ? Je suis tellement persuadé qu’elle n’avait pas mauvaise intention. Je sais que ces contrariétés tu les pèseras non seulement équitablement, mais d’après ton cœur ; et cette confiance inébranlable en toi je l’aurai toujours pareille. Tu rirais si tu voyais les lettres que m’écrit Wanda Landowska ; elle veut absolument que j’aille entendre à Saint Leu des variations de Bach qu’on ne joue jamais. Mais ce qui te ferait rire, c’est mon parti pris de fuir de telles occasions ; au fait ce n’est pas mon affaire. Je suis en train de relire et de corser mes souvenirs de guerre, toutefois sans grand enthousiasme. Il y a bien des réflexions intéressantes sur les choses et les gens que j’ai vus, mais à côté de la guerre, c’est tout de même bien petit. Et si c’est manqué, tu ne me mangeras pas. Tu as raison. Je vois ton doigt levé ; je vois même quelque chose que je ne connaissais pas, tes yeux étincelants et presque durs. Çà va. C’est toujours toi ; et c’est aimé comme le reste. Peut-être tu ne me crois pas, et c’est tant pis pour moi ; c’est à moi de me faire croire ; si je ne sais pas, de quoi me plaindrai-je ? Mais il faut laisser couler le Temps, qui est un grand médecin. J’espère que ton existence là-bas va être plus relevée, plus aisée, plus digne de ta tête en or. Car, dès qu’il s’agit d’enseignement, tout est difficile et beau, même la règle des participes. Et tu inventeras des tas de petits trucs, comme de faire illustrer tout par des images simples. Ou bien autre chose. Dans ce métier il faut inventer tout le temps. Je rêve souvent à ce que tu fais, sans bien savoir. Il faut me dire. Je demande. Je dois obtenir. Ou alors le monde est à l’envers. Maintenant il faut que je dîne.

9 h. Naturellement j’ai mangé des fraises, mais… Tu me comprends ! Je me suis trouvé aujourd’hui une fois de plus ton mandataire. Levasseur m’écrit pour me demander ton adresse au sujet d’un chèque, parce qu’il n’a pas reçu l’accusé de réception. Je ne connais pas l’affaire ; il ne s’agit évidemment pas du dernier chèque que j’ai passé à ton compte. Enfin tu verras d’après ce qu’il t’écrira. Mais sa lettre m’a fait plaisir. Dans les temps les plus difficiles, j’ai été bien heureux de ces petits soins. Aussi n’hésite pas à me demander de t’envoyer livres et journaux. Demain je t’enverrai le *Canard*. Ce n’est pas pour que tu penses à moi, mais pour que tu y penses comme à ton Dick véritable et qui te rend ton amour, tu peux en être sûre, et tu finiras par en être sûre. Je termine mes travaux de métier ; je vais à pied sous les beaux ombrages du Luxembourg, et je réfléchis à ce que c’est qu’un bon livre. Mon dossier de retraite est toujours en suspens, car l’autorité militaire m’envoie une pluie de questions, pleines d’erreurs. Comment s’y reconnaîtront-ils ? Je réponds les mêmes choses sans me lasser ; mais peuvent-ils comprendre qu’ayant changé trois fois de régiment je n’aie jamais bougé de la même batterie ? Parle-moi des livres que tu lis. Cela m’intéresse à un point que tu ne peux croire. En ce moment je lis un énorme ouvrage de Francesco Nitti, ancien Président de Conseil d’Italie. Titre *La démocratie*. Cela ne m’apprend pas grand-chose ; mais il demande constamment une réponse, et en somme c’est un proscrit. Tu vois je bavarde avec toi. Sache que je t’aime et que je mets les baisers les plus passionnés sur les pétales de rose. Ton ALAIN et ton Dick.

# 22 mai 1933

NAF 14234/229 (393) – 20/03/2022

Lundi 22 mai 1933. Ce soir je suis chez moi, en face du piano. J’ai eu ta deuxième lettre qui est tout ce qu’il y a de mieux pour me percer le cœur. Mais t’en vouloir ? J’en suis à mille lieues. Simplement ces choses très belles que tu me dis me font mal. À mon tour je dis : qu’ai-je fait ? Et je ne trouve point de réponse. Car on me persuadera difficilement qu’un article idiot sur une pianiste, suite d’un emballement très réel sur les 33 variations, mérite tout cela et ait changé la face du monde. Il n’y a rien de changé. Dick est toujours pareil, toujours pris dans des liens qu’il n’ose pas briser, mais toujours ton même Dick. Seulement ce nouveau départ, si inattendu, qui m’a abruti, t’a désespérée. Mais tu m’écris ton désespoir ; tu sais très bien qu’il n’y a que moi au monde pour te connaître et te comprendre, ce qui me console un peu. Moi j’ai connu pire, avoue-le. Avant que je t’écrive : « Sois prudente, j’ai ici une femme qui peut lire tes lettres », il s’écoulera encore pas mal de temps. Ce n’est pas que j’aie gardé la moindre trace *au cœur* de ce temps-là ; je m’en souviens par raisonnement ; c’est à peine si j’y crois. Mais toi tu n’as jamais accepté une situation que tu as pourtant toujours jugée impossible à rompre. C’est pour cela que tu es partie la première fois. Et ce jour-là, ce matin-là, tu as mis en marche un drame qui n’est pas près de finir, qui aurait fini si j’avais rompu par orgueil, c’est-à-dire si je n’avais pas été amoureux ; les choses ont tourné autrement et je n’ai pas à me faire pardonner cela, car j’étais forcé, je ne pouvais autrement. Tu n’as pas oublié cet humble amour qui a fini par vaincre. J’ai pris le parti d’un amour pur, et qui a fait ce qu’il a pu. Tu ne dois pas t’étonner que j’aie continué à faire ce que je devais pour une femme réellement malade. Mais être heureux, comme tu dis, cela ne se peut ; sans le travail, qui m’engourdit, cela serait insupportable. Mais enfin j’ai commencé à me contenter de peu. C’était peut-être l’effet de l’âge. Et voilà maintenant où nous en sommes. Je suis loin d’être aussi bas qu’au temps où tu m’écrivais : « Je suis là. Je songe à quoi nous en sommes arrivés etc. ». Moi je ne t’écris pas cela, parce que je ne le pense pas du tout. Nous sommes malheureux à la suite de la première querelle que nous ayons eue (car nous ne parlions guère) où de part et d’autre il y a eu des paroles blessantes. Mais je n’y pense déjà plus. Il n’y a que ton procédé d’écrire par Jeanne qui me remue profondément ; je crois à chaque fois que tu es tout près ; et puis ensuite je ne comprends guère. Car que tu sois à 5000 km ou à 10, il n’y a point de doute sur ton pouvoir, et cela est sans remède et le sera toujours. Je ne suis pas dissimulé là-dessus depuis les jours funestes ; devant les allusions, je ne dis rien. Mais enfin ce sera comme tu voudras. Qu’importe ? Si seulement je savais quelque chose de toi ! Mais cela viendra. Tous drames mis à part le fait est que pour la troisième fois tu as été obligée de suivre ta première volonté, et c’est une dure punition pour toi comme pour moi. Mais du moins cela donne du temps ; que ce soit une cause ou une autre, les 5000 km sont là. À mes yeux voilà la cause de l’anxiété, du chagrin lourd que je traîne, et qui m’est tellement habituel… Quand j’ai reçu la lettre de Levasseur dont je t’ai parlé, ce fut un coup au cœur, comme le notaire, comme tant de petites choses. Mais je me dis : « Qu’est-ce que j’y pouvais faire ? ». Arrêter le premier départ, c’était me jeter à la rencontre d’un train express. Je n’ai qu’à subir ce sort qui continue. Je t’ai déjà dit cent fois que je sens cette absence moins que toi. C’est forcé. J’ai mon métier et ma ville et mon train quotidien de vie ; ce soir j’ai mangé en bas chez le bistro, comme je fais souvent. Idée d’une petite économie peut-être, et peur aussi un peu de la brasserie déserte. Et pourtant ton ombre y viendrait, et je la sais tendre malgré tout. Je serais fou si j’allais croire que tu es changée ; voilà pourquoi cette vie est supportable. Mais toi ! Tu entres dans une vie nouvelle qui a certainement de durs moments. Je peux parler de ce métier ; je l’ai fait deux fois. J’en reviens tout de même à me dire que tu y trouves une certaine sécurité, et des moments où ce métier t’intéresse. Mais la dure tête d’or résiste et s’enivre de malheur. Tout n’est pas ma faute là-dedans. Il y a beaucoup de circonstances (affaires difficiles) et un peu de toi, de toi que j’aime. Car tu es bien toi dans tout çà et je ne te voudrais pas autre, et Dieu sait ce que tu m’envoies comme coups de poignard. Je n’étais pas moins artiste dans ce genre-là. Mais je répète toujours la même chose.

Ce soir, avec les hommes politiques, est arrivée la petite Pétrement, cette fille géniale, qui a passé deux ans au sana de Briançon. Elle est grasse et rouge comme une paysanne, mais elle va faire encore un hiver là-bas. Elle était bien malade, pneumothorax et tout. Elle se sauvera, et on lui trouvera un métier tranquille. On a parlé de paix, de guerre, d’Hitler et de tout. Les choses semblent s’arranger ; la nécessité est plus forte que les hommes. Quant à moi je n’entends plus parler de mon ministre. Sur cela comme sur bien d’autres choses, je m’étonne de m’intéresser si peu à mon avenir. Je suis un rêveur, tu le sais ; quand je suis content ou mécontent c’est par d’autres causes. Bien aisément la lune m’intéresse cent fois plus qu’un ministre. Tu es seule dans le monde à pouvoir me comprendre ; mais tu ne le veux pas toujours. Au fond, dans tes jugements sévères, il y a une espèce de raison. L’animal est souvent insensible comme une pierre, tel qu’il était à la guerre. Sous ce rapport les *Souvenirs* sont un livre désolé et raisonnable ; on y voit un esclave résigné, qui s’amuse seulement à être intelligent. C’est maigre et véridique. Cette armée sans foi a pourtant vaincu. Je me dis toujours : « Çà pourrait être pire ». Je fume une pipe (comme je fais maintenant) et le temps roule comme un fleuve tranquille. Que puis-je faire ? Je voudrais bien que quelqu’un me le dise. Je parcours en pensée des souvenirs enivrants, souvent même par des événements insignifiants en eux-mêmes comme le boulevard Montparnasse. Je sais bien que tu ne t’y trompes pas non plus. Mais je recommence… Que fais-je ? Je fais les dernières classes de l’année, qui sont les dernières tout à fait. Cela aussi je l’encaisse avec calme. On n’y peut rien. Les élèves et anciens élèves ont fait une pétition qui ne peut rien, sinon déplaire inutilement ; car il n’y a pas d’hommes nécessaires. Mais j’ai écrit hier un bel article sur le peuple juif, où il y a tout. Cela paraîtra dans la NRF de juillet probablement et de toute façon dans la petite Revue. Cela me plaît autant qu’à toi, oui ; et ce n’est pas peu dire. J’ai à écrire de grandes choses ; tu me l’as dit et je te crois. Alors là-dessus je suis en paix et en joie supérieure avec toi ; tu le sais très bien. Je vois que les gens courent après ce genre de bonheur et ne le trouvent guère. Vois-tu d’après cela je prends le courage de t’effeuiller une rose et d’y mettre des baisers. Des baisers d’amoureux ; tu diras non et moi je dirai oui. Le plus obstiné des deux ? Deux têtes de fer. Mais je t’adore. Ton ALAIN et ton Dick.

# 27 mai 1933

NAF 14234/231 (397) – 20/03/2022

Le 27 mai 1933. Ma chérie je t’avise que le chèque Levasseur de 500 f. 10 est versé à ton compte 77.30 AK Société Générale. J’ai accusé réception à Levasseur, et envoyé le reçu à Jeanne. Tu aurais bien pu m’envoyer le chèque directement. Mais je mérite tout çà pour n’avoir pas su me tirer d’une situation impossible. Tu as eu de terribles mouvements contre moi, je ne l’ai vu que trop, et sur des prétextes qui n’étaient pas nouveaux ; car l’origine de tout est et fut toujours la même. Je renonce à plaider tout le temps la même cause. Au fond ce n’est pas que tu me blâmes, car tu sais bien ce que je puis faire et ne pas faire ; mais les choses se sont présentées très mal et toutes ensemble, par la rencontre d’une maladie de rien du tout ; et j’ai eu aussi de l’entêtement et quelquefois un visage de bois. J’en suis bien puni, et malheureusement toi aussi. Je me résigne, il le faut bien, à ne savoir rien de toi. Mais je pense à toi tout le temps, avec l’idée de t’aider un peu, sans savoir comment. Les mouvements de tendresse sont tellement les mêmes, quand je vois seulement une blonde, ou bien quand je vais à la poste, comme hier pour t’envoyer le *Canard*. Mais assez là-dessus. Je me heurte à quelque chose qui est nouveau pour moi. Je me distrais en travaillant. J’ai mis en règle les compositions et les prix, en prenant bien garde de ne pas me fatiguer les yeux. (Je pense avec bonheur à tes excellentes lunettes, du moins je les espère telles.) En ce qui me concerne, le temps, qui glisse toujours, n’améliore pas mes instruments de travail. C’est forcé. Mais l’intelligence va toujours de même autant que je puis savoir. Je t’ai dit que je revoyais les *Souvenirs de guerre*. Après avoir fait ce travail, et l’éditeur ayant tout préparé, j’ai décidé de ne le pas publier. Je crois avoir bien fait. Mais le sais-je ? Et ne suis-je pas simplement disposé à trouver tout mal ? Non pourtant. Car tu liras quelques articles bien, et même beaux. La guerre est un sujet difficile ; si on se vante, c’est odieux ; si on garde la parfaite modestie, ce n’est plus rien. Et puis le temps passe, et d’autres questions se présentent. C’est par les mêmes raisons aussi que je garde toujours les *Mémoires de deux amis*. C’est plat et c’est démodé comme un vieux chapeau. Je vais m’occuper d’un *Auguste Comte* pour Crès, et puis je me mettrai à la grande machine sur la religion ; mais j’attends un peu ; tout ce qui touche aux conférences me donne de l’humeur. Forcément çà bouillonne. Et je comprends malheureusement que toi tu n’aies pas envie d’écrire ; car les pensées font mal. J’aurais cru que tu pouvais au moins me raconter ton nouveau métier (bien entendu je ne laisse pas entendre, par exemple à Levasseur, que tu as changé de métier). Les journaux et Mme S m’ont appris que le cercle Villars (de Hella) avait été inauguré, mais sans le ministre, qui était grippé. Ces petites choses me donnent des souvenirs bien doux, car tu n'as pas cessé un moment de faire ce qui te semblait bon pour moi. Vogue la galère ! Je m’abandonne au cours du temps, et il serait bien malin celui qui dirait ce que je désire en fait de succès, de cours et d’argent. Je n’en sais absolument rien. J’ai toujours du courage devant le travail présent et je le fais bien, c’est tout. Je joue aussi sur le cher piano, mais timidement ; ce sentiment est nouveau pour moi. Le zona est guéri, mais non effacé ; et du reste la santé est bonne. J’aime toujours la peinture ; cet art ne m’a pas joué de tours. Je pense à tes deux tableaux, et à tant de choses qui auraient pu être. Je t’ai dit je crois que j’ai vu une exposition de K. X. Roussel, ma foi très belle ; ce n’est plus du tout ses éternels Satyres et Nymphes. Simplement des études de très belle peinture. Ce que nous aurions pu bavarder là-dessus, nous deux… J’y rêve avec une certaine douceur mélancolique. Mais l’anxiété ne me quitte pas. À toi tout ton ALAIN et ton Dick.

# 4 juin 1933

NAF 14234/232 (399) – 20/03/2022

Dimanche 4 juin 1933. Chérie enfin j’ai eu ta grande lettre, qui est venue me trouver ici au Pouldu, expédiée par Jeanne. Je n’aime pas ce moyen indirect ; c’est une espèce de punition. Mais peut-être ne veux-tu pas qu’on lise cette adresse sur tes lettres. Non. C’est absurde ; il t’est bien facile de mettre une lettre à la poste. Et enfin puisque tel est ton bon plaisir… Je reconnais que tu as tous les droits. Je reconnais que ma position ici est absurde et impossible ; et encore tu as mis de longues années avant de me le faire comprendre. Il est clair que je ne réfléchis jamais à ces choses-là. Je vais, je viens. Je sais très bien ce que j’aime et ce que je n’aime pas ; mais je me laisse traîner, assez confiant dans mes propres sentiments. Si j’avais l’usage de tout sacrifier à ce qui me plaît, nous n’en serions pas là. Tu as perdu patience. Tu m’as fait ce qu’on appelle une scène, la première entre nous. Je ne l’ai pas bien prise ; j’ai horreur de disputer et je ferais tout plutôt que de plaider pour moi. Tu verras que cela ne change point les sentiments. Mais encore maintenant je sens bien que l’expression est gelée. Dès que tu ne me crois pas, que puis-je dire ? Mais du moins je connais un peu ta vie. Je devine les difficultés. Mais dans ce monde à l’américaine tu peux aussi conquérir une immense liberté, sous la condition que la compagnie de ton élève ne t’ennuie pas trop. Quant aux gens de service, je connais la question, et c’est la difficulté. Il y aurait aussi une autre difficulté si le Monsieur maître et seigneur tombait amoureux de la blonde Française. Ce risque te suivra partout ; d’autant que tu vas être nécessairement plus élégante que jamais. Ce qui me paraît probable, c’est que tu vivras beaucoup en solitude avec ton élève ; d’après ce que tu me dis tu ne t’occupes pas des garçons, et toute cette famille se disperse volontiers. Je te vois en auto, à cheval, peut-être en yacht. Ces fantaisies te distrairont peut-être un moment. Tu sauras bien prendre le genre super-chic. Et en pensant à cela je me console un peu, ayant été hanté tous ces temps par l’idée de ton argent perdu et de ton travail inutile, et de la difficulté de trouver quelque chose. L’ennui ne sera pas pire où tu es que chez Hickson. Peut-être les difficultés d’enseigner le français te distrairont ; mais du moins tu le sais bien ; et tu résoudras d’instinct toutes les difficultés. Je rêvais hier, en cherchant le facteur, à une grammaire française pour enfant américaine ! Mais ce n’est pas nécessaire. N’importe quel livre est suffisant, et la grande affaire est de faire répéter, et écrire des exemples, et les copier sur des cahiers. Avec ces moyens mécaniques et de la patience, on arrive à dresser le perroquet. Si tu avais une charmante élève comme Hella, ce serait bien plus agréable. Mais enfin tu peux former un peu ta petite Américaine. Tu ris de ton pauvre Dick, réduit à te donner des conseils, et sans savoir au juste de quoi il s’agit.

Oui, j’ai salué la mer pour toi. Et que de pensées ! Morgat est là-bas à ma droite, et en face au-delà de cette eau il y a cette exilée qui a tout mon cœur. J’oserai peut-être t’envoyer des vers. Mais en tous cas le prochain volume (*Souvenirs de guerre*) a été immolé par moi comme je crois te l’avoir dit, et je m’en félicite encore, quoique l’humeur de ces temps tristes y soit certainement pour quelque chose. En échange, et pour consoler mon éditeur, je choisis des *Propos de littérature* qui feront un volume pas très gros mais intéressant. Cela est l’occasion de parcourir le recueil entier des *Libres propos*; c’est une sorte de monument. Et j’y trouve bien des choses écrites pour toi. Cela m’arrivera encore. Et quant à l’avenir je n’y pense pas ; peut-être suis-je à l’âge où cette pensée n’a plus d’intérêt. Mais du reste je ne me sens pas vieux ni autre. Je sens à toute minute les 5000 km ; cela j’y pense toujours ; mais il faut que je réfléchisse pour comprendre qu’il y a quelque chose de changé, et que je n’ai plus toute la grâce de ton cœur. Et encore je n’arriverai jamais à le croire. Ce que je sais c’est qu’une absurde fidélité à des choses que je n’aime point m’a rendu toute vie impossible ; il faut que je me résigne, comme à la guerre ; et mon malheur est de me résigner trop facilement. Rester où l’on est, attendre, ne rien faire, cela rend insupportable. Ici la santé à laquelle je veux m’intéresser est passable mais toujours, quoi que tu en penses, extrêmement fragile ; et il y a longtemps que malgré un dévouement évident, mais froid, toute confiance en moi est perdue. On sait très bien que mon cœur est au-delà de cet Océan, ou enfin quelque part ailleurs qu’ici. Tu penses bien que je n’ai fait et ne ferai aucune allusion à ton départ. Les rares tentatives n’obtiennent que le silence. Ce système exaspère. Mais rien ne me fera ouvrir la bouche. Je me tais beaucoup. Je suis solitaire beaucoup devant une boîte à peinture. J’ai l’air indifférent. Mon malheur a été d’avoir cet air avec toi, mais encore maintenant je sens que je ne pouvais faire autrement, m’étant obstiné sur ces malheureux articles de musique. Petite chose. Mais il n’y a point de petites choses. Il est hors de doute que je ne reverrai jamais la pianiste, et cela est sans importance. J’ai évité pourtant de prendre en dégoût la musique, mais je n’en étais pas loin. Voilà et tout cela finira comme tout finit, et ce n’est pas cette idée qui me rendra mélancolique. Je t’aime, je pense à toi, et ne crois pas que cela soit sans charme pour moi ; c’est une sorte de bonheur ; et tant pis si tu ne le crois pas. Je t’envoie moi aussi un grand baiser aussi plein, aussi amoureux que l’était notre dernier… J’en dis peu, mais je ne change pas. Ton ALAIN et ton Dick.

# 12 juin 1933

NAF 14234/233 (401) – 20/03/2022

Lundi soir à la brasserie dans le petit coin, 12 juin 1933.

Ma chérie tu vois j’ose affronter le petit coin, et j’ai eu ta bonne lettre par l’*Europa* où tu me dis « Non ! je ne te câblerai pas, du moins pour le moment ». Et il y a déjà pas mal de jours que j’ai lu le cher câble au Pouldu et que j’y ai répondu aussitôt. Je n’en croyais pas mes yeux en voyant l’enveloppe *Western Union*. Alors j’ai sauté de joie et tout de suite j’ai écrit au *Commercial* en envoyant un chèque et ma réponse ; et j’ai reçu mon relevé de compte ; encore 66 fr., ce qui fait plus d’un câble. Seulement je me retiens d’en envoyer parce que je sais bien que tu répondrais par la même voie… Il est vrai que la période des sévères économies va prendre fin pour toi, d’autant que tu seras entraînée naturellement dans la ronde des prix américains. Mais je fais là de vaines suppositions. Je suis disposé à déraisonner un petit peu. Donc je ne t’envoie plus le *Canard*; il serait absurde que tu aies des ennuis pour un petit plaisir, et tu te souviens que j’avais prévu la chose. Par ce même courrier de mercredi je t’enverrai la NRF un peu en retard. Je la reçois rue de Rennes, où elle m’a attendu. Je suis content que tes yeux charmants veuillent bien se promener sur tout cela. Naturellement j’avais bien espéré et prévu le Quatre à Pattes (c’est ainsi qu’on l’appelle dans la carrière) et j’ai fait ce que j’ai pu pour soutenir l’entreprise dans mon petit cercle. Dix ans de paix, c’est quelque chose. Et dans le fond Mussolini a mis en train cette espèce de traité parce qu’il a bien compris que la moindre tension pouvait amener une folle attaque par avion, avec des conséquences incalculables. La paix sera déjà assez difficile par elle-même ; mais je crois que l’espoir de paix durable va contribuer beaucoup à faire finir la crise. Là-bas elle ne te touche pas. J’ai toujours cette satisfaction de me dire que matériellement tu ne manques de rien. Je vois trop bien les difficultés du métier ; mais, comme tu disais, je pense que tu as connu pire dans la couture, où l’insolence est tout de même plus habile et la rivalité, terrible. Tu es capable de vaincre tout cela. Je le sais. J’aime ta forte tête, quoique quand elle se tourne contre moi, je renvoie moi aussi de cuisantes ripostes ; mais cette petite guerre est finie. Ton câble en est le signe, et je t’assure que je respire mieux. Tu vas voir que par comparaison les 5000 km vont me sembler maintenant plus supportables. Souviens-toi ! Que de fois tu m’as grondé bien fort, mais j’ai toujours eu mon pardon. Pour cette fois je comprends très bien comment le malentendu s’est aigri très vite, et moi-même je crois bien t’avoir lancé des flèches piquantes. Ce n’est pas ma manière de me laisser abîmer. Et tu as beau dire que l’amour-propre d’auteur est une chose ridicule, avoue que tu m’as habitué à tant d’éloges que je ne pourrais supporter le régime de la critique. De ta part ! Car de la part des autres c’est bien simple. Je ne lis rien et je défends qu’on m’en parle. Et quand j’aurais un peu de vanité, cela peut s’excuser, car si on en manquait absolument on n’aurait pas le courage d’écrire. Mais enfin tous ces incidents embrouillés par le hasard malin sont maintenant sortis de ma mémoire. Je ne pourrais même pas les reconstituer. Je sais seulement que (comme Julien et Mathilde) ces deux amants qui s’adoraient se regardaient et se parlaient comme deux ennemis mortels. Il est vrai que cela ne durait pas longtemps, et que la tendresse revenait bientôt. Mais elle ne durait pas beaucoup non plus. Les orages me laissaient stupide, et tu n’as pas bien compris cette obstination de bûche. Mais tu as compris par mes lettres que j’étais toujours le même Dick. Tu m’as câblé comme tu venais le matin avec ton pot de lait. C’était adorable. Dans le fond je voyais bien que tu me gardais toute ta tendresse, comme autrefois, comme toujours. Mais l’éperon fera toujours cabrer le cheval… Tout cela s’apaisera. Le flot littéraire a déjà recouvert ces choses sans importance. Je t’ai dit je crois, que, après révisions, je décidais de ne pas publier les *Souvenirs de guerre*. C’est un manuscrit qui raconte la guerre d’artilleur, rien de plus. Les *Mémoires de deux amis* (sur Maréchal) sont un autre manuscrit sur Paissy d’autrefois, les Lanjalley etc. Je crains que ce manuscrit n’ait le même sort que l’autre. Peut-être parce que je ne supporte pas d’être soumis au jugement du lecteur ; en sorte que la littérature proprement dite semble un terrain interdit à ton Dick. Ou bien c’est peut-être que le passé me rappelle tant d’absurdes fautes sans bonheur ni plaisir. Et c’est la raison pour laquelle le roman demandé par Mondor (pour le pharmacien) risque de n’être jamais écrit, ou, s’il est écrit, de ne jamais paraître. Pour réparer ce massacre j’ai commencé à écrire un *Auguste Comte* pour une collection que commence encore le vieux Crès. J’avance régulièrement mais prudemment, car je me sers de notes et d’un petit ouvrage écrit autrefois pour les aveugles ; et ainsi le travail fatigue les yeux. Beaucoup moins quand simplement j’écris. Dis-moi si tes lunettes nouvelles te soulagent. Cela m’intéresse plus que tu ne peux croire (mais si ! tu sais !). J’ai été occupé aujourd’hui à l’économat ; j’ai enfin reçu les pièces militaires pour mon dossier, et samedi prochain tout sera prêt. Je connaîtrai exactement mon état de rentier. Sévigné institue en dehors du mardi à 200 fr un vendredi à 150 (eu lieu de 60). Ce sont de généreux donateurs. Quant au ministre il ne bouge plus, pas plus que moi. Tu peux te moquer de mon veston démocratique pourtant, et du futur smoking ; cela n'est pas pour demain ; les liens embêtants servent du moins à garder une vie rustique. Et ma volonté gardera l’asile de ce coin chéri et l’asile de la rue de Rennes. Tu verras ! Ne parle pas avant d’avoir vu ! (Je ris !) Nous avons tous deux la même maxime : Je ne me trompe jamais ! Cela peut mener à se tromper à fond. Et il ne faut qu’en rire. Tu verras bien aussi que l’incursion du cheval percheron sur le terrain de la musique était sans avenir, absolument comme auparavant la *Visite au musicien*. Essaie de rire un peu de ces gambades sans importance. Et à toi tout ma petite femme adorée ton ALAIN et ton Dick.

# 19 juin 1933

NAF 14234/235 (405) – 20/03/2022

19 juin 1933 lundi soir dans le petit coin.

Cette fois j’y suis ma chérie et je ne m’y trouve pas mal. Le patron n’ose pas me parler de toi. Il ne sait pas bien ce qui en est. Il faudra que je lui dise bonjour de ta part ; ce sera l’occasion de topos plus ou moins imaginaires. Je n’attends pas d’avoir une nouvelle lettre pour t’écrire. Et pourquoi calculer cela ? Nous sortons d’une maladie ; il ne faut pas contrarier la convalescence. Toi tu dis que tu es encore malade. Je le sens bien. Moi, avec ma légèreté ordinaire, je me suis guéri par ton câble. Et du reste j’entreprends tant de choses à la fois que je serai bientôt hors d’état de penser à moi. D’abord il y a le buste entrepris par le sculpteur Navarre, sur sa demande ; c’est un auditeur des conférences. D’où je ferai probablement des *Entretiens dans l’atelier. Nota*: Il n’est nullement parent de mon vieux Charles Navarre, qui est mort l’an dernier. Le sculpteur est un fantassin intégral, ayant donc maintenant 40 ans. Ce qu’il commence est beau. Ensuite il y a l’*Auguste Comte*, qui va régulièrement mais qui risque de cesser promptement de me plaire. Il faut que je me méfie de cette humeur batailleuse (contre moi-même). Il y a les classes avec un bon nombre d’élèves que je ne connais pas, qui s’échappent d’autres classes. Il y a de Monzie, qui menace de me donner plus de travail que je n’en veux, et qui a projet d’assister à ma dernière classe, ce qui est idiot, car à une dernière classe il y a tout de suite deux élèves. Et puis il y a les embêtements du dossier pour la retraite ; mais j’espère que maintenant c’est fini ; et puis le petit banquet avec discours, où je n’irai pas. Tout cela pour que tu m’imites un peu en me parlant de ce que tu fais, comme tu as déjà commencé. Il ne faut pas que le lien se desserre, c’est si loin. Et il y a l’inconvénient qu’écrire me fatigue assez vite les yeux ; si tes verres teintés te conviennent, j’en essaierai aussi. Le temps nous tient, et je ne m’en plains pas. Je cherche à te voir dans cette grande vie, qui en effet ne manque pas d’ennuis. Naturellement l’insolence des enfants est en raison de la richesse ; mais je suis sûr que déjà maintenant elle te mange dans la main. Elle ne sait pas ce que c’est qu’une tête bretonne. Et moi je sais et je l’aime. J’ai une bonne raison de ne pas revenir sur nos querelles, c’est que j’oublie si bien ce qui m’est désagréable ! C’est mon principal défaut. Mais en revanche je tiens bon sur mes positions ; je ne m’en laisse pas déloger ; et je cultive les souvenirs délicieux. Mais toi en attendant, comment supportes-tu cette vie si facile en apparence ? C’est bien différent du travail de couture. Je suis content comme tout que tu voies Stebbins ; et fais-lui bien mes amitiés. Je pense quelquefois que je vais être séparé de mon métier ; mais cela ne me fait rien ; aussi que je vais être moins riche, c’est-à-dire que le petit trésor à nous va difficilement regrimper. Mais j’espère aussi que tu n’en auras pas besoin ; après la misère la richesse. Et puis on ne sait pas ! Et puis on verra bien ! (Voilà son mot, dis-tu). Cela ne doit pas t’étonner de moi. Si quelqu’un au monde me connaît c’est bien toi. Et tu sais que je t’aime ma chérie, absolument comme dans le temps où tu trouvais que je n’en avais pas l’air. Profonde erreur ! En pensant mieux aux choses, tu le sauras. Rien n’est gelé et le cœur tendrement t’envoie ses baisers. Je vais maintenant dîner et rentrer car j’ai sommeil (les yeux piquent !). Je t’adore. Un long et amoureux baiser à toi toute. Ton ALAIN et ton Dick.

# 26 juin 1933

NAF 14234/236 (407) – 20/03/2022

Lundi soir 26 juin 1933 Brasserie. Petit coin.

Ma chérie le patron évite très clairement de me parler de toi. Il faudra que je prenne l’initiative. Je vais dîner à la bière blonde, tu vois, très simplement. On dit que la bière fait engraisser. Mais justement j’ai assez maigri. Je ne sais si c’est le souci, ou, qui sait ? un peu de chagrin et même beaucoup. Anxiété. Je ne sais où te voir en imagination. Et je suis encore bien grondé, quoique dans une très longue lettre qui malgré tout est pleine d’amour. En la relisant je serais plutôt presque content et je te souris du fond de mon cœur en écrivant ces lignes. Mais enfin, tout compte fait, tu me secoues passablement. Je ne puis discuter. Je répèterais les mêmes choses, qui sont toujours à mon point de vue… Comment autrement ? Ah seulement, pour le câble, je suppose bien que tu l’as reçu peu après avoir écrit. Ma lettre qui suivait t’expliquera que j’ai fait diligence. Je comptais que tu aurais le câble le samedi 10 juin ; c’est juste la date de ta lettre. Mais du Pouldu pouvais-je faire mieux ? Enfin tout cela est arrangé maintenant que tu as eu mon câble et ma lettre. Et en effet la supposition que je n’aie pas répondu à ce câble si désiré (mais peu espéré) était absurde, et conduisait à de folles pensées. Voilà un des inconvénients des 5000 km., et de n’avoir pas une provision suffisante au *Commercial.* Nous avons connu d’autres retards ; mais on ne s’y habitue pas. Ainsi j’ai eu cette grande joie, et toi pas, puisque tu as pu croire que je n’avais pas câblé. Pour le reste il suffit de dire qu’il y a pas mal d’orgueil des deux côtés, et soumis à de dures épreuves, et que l’amour a toujours été le plus fort. C’est un fait. Et cela console de bien des choses. Quant à la dernière brouille, qui fut si orageuse, je n’y comprends plus rien. Je suis content de m’être tenu à l’écart des concerts de tout genre. Grande artiste ou non, je suis guéri de la Critique Musicale. Et ce n’est pas mon affaire. Je t’assure que j’en rirais sans les conséquences qui se sont jointes à d’autres mauvaises chances. Je ferais de la critique littéraire que ce serait pareil ; car tu comprends que je ne me croie pas obligé d’avoir lu tous les livres pour parler d’un. Et évidemment on peut se tromper. Enfin je me méfie un peu et beaucoup de mes inspirations. J’ai massacré ces temps-ci trois œuvres, deux finies, les *Mémoires* sur Maréchal et les *Souvenirs de guerre*. Et l’*Auguste Comte* déjà assez avancé (au tiers) est mis aussi au rencart. Tout cela est fait trop vite et sans style. Attention ! Pour le moment beaucoup de mon temps est pris, comme je t’ai dit, par le sculpteur Navarre. Je n’ai pas choisi ce sculpteur, pas plus que le Japonais qui il y a un an m’a si bien abîmé le portrait (à peu près dans le genre de Jean Texcier). Ce nouveau sculpteur fait infiniment mieux, dans le style égyptien, c’est-à-dire très simplifié et sans expression ; mais la forme est juste et même belle (la simplification embellit). La conversation avec lui est amusante et même de portée ; je compte bien la conserver et la publier. Mais cela mérite réflexion, et je modère l’ardeur. Ce sont des pensées de métier, et très difficiles à mettre au clair. Ce sculpteur a d’abord été médailler. Il a fait beaucoup de montages (visages) en verre saupoudré d’or. C’est très simple et très beau. Je le verrai demain matin de 7h à 10h. Après cela je dors dans la journée. Le travail n’est pas bien écrasant au lycée. La liste des admissibles paraîtra l’autre mardi. Et d’ailleurs ces choses presque finies pour moi ne m’intéressent plus beaucoup.

Je suis guéri aussi de la vocation Sorbonnique, que je n’avais guère ; mais enfin le ministre avait ordonné et c’était fait quand il y a eu une démarche de Brunschvicg au nom de la Sorbonne philosophique qui a dit au ministre qu’alors qu’ils avaient tant de mal à guérir mes élèves de la mauvaise méthode que je leur donnais, ils ne pouvaient accepter de me voir enseigner chez eux. Bref le ministre a renoncé. Et j’en suis bien aise, car je n’aimais pas trop cela. Il cherche autre chose ; il m’a fait dire qu’il avait trouvé ; mais je crois deviner que ce sera assez mal payé ; si cela est je refuserai, et j’aurai mes deux cours de Sévigné ; c’est bien assez. Sur la chose elle-même j’ai beaucoup de remarques à faire. Car il est clair que Brunschvicg n’aurait pas fait une telle démarche pour écarter un Juif. Je ne deviendrai pas Hitlérien pour cela. Et même je me garderai bien, tu le devines, de discuter le coup. Je n’ai qu’une chose à dire, c’est que je n’ai rien demandé du tout. Au fond je n’aime pas ces rivalités ; tu le sais bien. Je te dis tout cela parce que c’est le bruit du jour. Tout le monde en parle au lycée, excepté moi. Et toutes ces choses sonnent la retraite, ce qui ne me fait pas souci. Tu verras bien que je resterai rue de Rennes, dans ma retraite un peu rustique, où il n’y a de convenable que ton piano et mon violon. Le petit studio est déjà bien fané, et la vieille ne nettoie guère. Mais je ne veux rien changer. C’est mon refuge. J’y ai de charmants souvenirs de thé au lait et de croissants et de douces heures trop courtes et souvent gâtées par l’esprit de dispute ; mais je l’avoue c’était inévitable avec autant de coïncidences, et mes maladresses en plus. Mais tout cela est noyé pour moi dans ce départ, qui ne pouvait pas être plus triste que les autres ; mais c’est toi qui descendais l’escalier ; ce pas-là je l’entendrai toujours ! Et ton baiser, si pareil aux autres, désespéré comme eux, mais grand et beau, je ne l’oublierai pas non plus. Et que tout cela s’arrange ensemble comme il se pourra ; l’amour est aussi certain que le chagrin ; l’un ne détruit pas l’autre. Quelle chaîne de malheurs depuis l’horrible premier départ ! À chaque fois c’est une nuance nouvelle, mais le fond est pareil. Et les beaux souvenirs restent beaux. Morgat, j’y penserai toujours avec ravissement. Rien ne peut détruire cela ni tant d’autres souvenirs. Ceux de ce coin sont mêlés ; mais ils ont tous quelque chose de bon. Et en tout cas j’ai une certaine satisfaction du métier que tu fais, car c’est le mien. Quant aux difficultés je sais que tu les surmonteras. Raconte-moi tout. Et dis-moi bien ce que tu penses des lunettes teintées. Dis-moi si tu conduis ton auto. Je finis par un grand baiser du vrai Dick toujours pareil et de l’Alain, toujours à toi. Ton ALAIN et ton Dick. On parle plus que jamais de l’Amérique. Cela me plaît. À toi si tendrement !

# 3 juillet 1933

NAF 14234/282 ? (411) – 21/03/2022

Lundi 3 juillet 33 soir à la brasserie. Ma chérie je viens de relire ta lettre du 22 juin qui est arrivée assez vite. Et j’y réponds avec bonheur. Il me semble que nous sommes revenus aux anciens temps ; c’est encore triste, mais c’est (relativement) bien doux. J’ai de longues rêveries avec toi ; je pense bien à ton difficile métier ; j’ai parié avec moi-même que tu réussissais de manière éclatante ; je vois que cela va plutôt bien. Mais d’abord je te communique les souhaits amicaux du patron, qui m’a enfin demandé de tes nouvelles, et à qui j’ai raconté les choses comme il fallait. Il est parti sur un développement concernant les Américains. Il ne tarissait pas. Mais enfin me voilà seul près de la porte ouverte (à droite) car il fait chaud. Pour ce qui est de l’amour, tu ne te trompes pas ; et les choses qui restent absurdes et inexplicables pour toi le sont aussi pour moi ; car les moments tendres étaient enivrants comme ils furent toujours. Mais les moments de dispute étaient terribles, et j’aime mieux n’y plus penser. (Tu diras que c’est ma méthode, et trop commode). Quant aux vacances en Bretagne je fais ce que je peux pour les abréger. Et voici comment les choses se présentent. Je t’ai dit que le sculpteur Navarre fait mon buste ; çà représente des séances de 7h à 10h le mardi et le samedi ; c’est éreintant, mais cette fatigue-là se guérit vite, et le résultat est beau. Ce sculpteur s’en va pour le 14. Alors j’irai voir ma sœur ; et il reviendra promptement pour me reprendre ; je considère ce temps comme gagné, absolument comme si j’en pouvais faire quelque chose ici… C’est te dire que çà n’est pas toujours drôle là-bas. D’ailleurs tu le sais bien. Mes vrais sentiments ne sont que trop connus. On n’en parle jamais, mais l’idée de partir est pour voir si je prends bien cela ; et çà ne réussit pas. Résistance passive et muette. Tu diras à cela que tu ne supporterais pas ce régime. Mais toi tu es toi, et tu es parfaite comme tu es, du moins pour ton Dick. Oui même ta mauvaise tête je ne la voudrais pas autrement. Maintenant il se peut aussi que je me résigne. Aujourd’hui, j’ai fait la dernière classe, la der des der, comme dit le *Canard*. (Que je ne t’envoie plus. Mais demain la NRF partira avec cette lettre). Cette dernière classe fut bien touchante, sans que personne ait dit un mot. Mais j’ai d’autres choses à te raconter, pour t’amuser un peu. Samedi c’était la dernière classe officielle ; et à 3h ½ le ministre s’est amené avec son cortège officiel ; tu les vois alignés sur des chaises. Et sois tranquille, il y a eu du billard. Mais ici il faut dîner. Je t’ai mise au courant pour la Sorbonne, et c’est raté. Je m’en moque. Je sais que le ministre cherche autre chose. Mais je me fie à ton inspiration, et cela ne m’intéresse pas. Toi mignonne, ma tête en or, je t’aime. (La tenir dans mes mains !..)

J’ai désobéi pour que tu me grondes un petit peu. J’ai bu du vin d’Alsace. C’est qu’aussi je suis fatigué de toutes ces choses, sculpteur, ministre… Je reviens à mon récit. Donc il y avait foule ; à mes élèves s’étaient mêlés des élèves d’autres divisions (ici nouvelle conversation avec le patron). Alors tu vois d’ici une classe pleine, des garçons debout ; et le spectacle valait la peine. Il a commencé par faire un petit discours. Après quoi j’ai dit aux élèves « La cagne ne sera pas déshonorée ». Et en avant pour un cours très ennuyeux. (Et qui m’a paru très long). J’étais fatigué ; il faisait chaud. Après cela le ministre m’a dit une jolie rosserie : « Je comprends que vous méprisiez l’éloquence. Mais il me semble quelquefois que vous bafouillez exprès » (ce n’était pas si bête). La réponse est partie toute seule, comme celles de Gabrielle, mais plus mollement et négligemment : « Il est vrai que c’est une grande prétention que de bafouiller ; et çà n’est pas gentil pour les gens qui parlent bien ». Il était par terre. J’étais très heureux. Après cela j’ai filé, laissant une table avec champagne et gâteaux ; au reste on m’a dit que le ministre avait filé aussi. Dans son discours il avait affirmé que j’enseignerais encore, au degré supérieur, que c’était fait etc. Je suis persuadé qu’il n’en sera rien. D’autant qu’on m’a averti que la loi du cumul me menace de gagner moins en travaillant plus… Je me méfierai ; et d’ailleurs on ne m’offrira point ce que je veux, une heure pour 500 fr. Ces histoires font beaucoup *parler les muets* comme disait ma grand-mère. Et je reviens à mon idée du commencement, c’est que tout cela m’est un peu trop indifférent. J’aime mieux écrire. Et comme je te l’ai dit çà ne va pas tout seul. Avec les propos d’atelier (sculpteur) je ferai un joli dialogue qui sera pour le pharmacien. L’idée du roman est abandonnée. Auguste Comte sera refait d’une tout autre manière. Quant aux divers *Mémoires* il n’y a guère de chances ; je n’aime pas cela. Si tu les lisais tu me comprendrais. Il m’est très difficile de ne pas gâter mon style, qui reste intact dans les *Propos*. Mais ce qui domine, c’est une envie d’envoyer tout promener. Tu me diras que cela ne me change guère et c’est vrai. Avec ces manières-là, les discussions deviennent très dangereuses. La guerre y est pour quelque chose. Quand on a vu çà, on ne se livre à rien, sauf au petit chapeau blanc qui courait à Dugny ; c’était bien la seule chose adorable… et je l’aime toujours. Mais c’est inexprimable, comme le poulet du militaire. Là tu me comprends toujours, et le temps n’y changera rien. Tu me dis que tu roules en auto, mais tu ne me dis pas si tu conduis… Enfin donne beaucoup de détails, afin que je *voie* où tu es, ce que tu fais. Je commence à m’en faire une idée, et je baise tes deux mains en remercîment. Mais sois tranquille ; tes premières lettres sont oubliées ; c’était trop douloureux. Présentement avec les séances de sculpteur, les articles, mes révolutionnaires du lundi, les jours passent aisément. Ce serait l’heureux temps de l’année, mais… Il faudra retourner devant l’Océan ; mélancolie agréable ; mais en somme jouer la comédie. Physiquement je suis le même, un peu maigri, un peu sévère (dit le sculpteur). Oui tu auras mes *Propos de littérature* où je mets un bon article, maintenant oublié (mais que tu n’as pas oublié) sur Romain Rolland. Ne t’inquiète pas de la politique ; la prospérité va revenir avec la baisse forcée des monnaies ; et tes dollars arriveront à faire la même chose en francs à deux sous. Ne te presse pas de payer en francs, ce n’est pas encore le moment. Je t’adore. Je t’envoie des roses, et des baisers fous. N’y crois pas si tu veux, mais laisse agir le parfum… Il y a des choses qui ne sont pas oubliables. Je te revois toujours avec ton pot au lait… On croit rêver. C’est délicieux. À toi tout, à tes beaux yeux chéris que je baise longuement. Ton ALAIN et ton Dick.

# 10 juillet 1933

NAF 14234/240 (414) – 21/03/2022

Lundi 10 juillet (1933) 8h à la brasserie à droite en entrant.

Il fait terriblement chaud, ma chérie, et cette journée fut encombrée de gens. Gens au lycée, gens à l’École Normale pour l’oral, collègues très intéressants que je ne vois que là ; conversations, marches, cafés crème, et pour finir les politiques, avec Schmitt, Allemand et hitlérien de la première heure (celui qui a fait un recueil de morceaux choisis pour les collègues allemands). Et ce n’était pas fini, car le cabinet du ministre est venu me prendre au galop pour un entretien d’une demi-heure avec le patron, naturellement très pressé. Projet d’arrêté pour conférences, trop d’heures et trop peu payées, inacceptable. Mais il va changer de projet ; je le revois avant août. Et voilà une occasion de ne pas partir trop tôt. Çà va bien. Mais j’ai conclu aussi avec les *Annales* pour une conférence magnifiquement payée en février ; mais je ne sais pas comment tu trouveras cela. J’ai reçu proposition par lettre. 1h répétée, 5000 ; j’ai refusé très poliment. Alors la cousine Yvonne m’a relancé, est enfin venue chez moi vendredi, et j’ai cédé à cette vieille femme qui avait monté trois étages. Ce public est généralement méprisé ; et je pense que tu diras que je me déshonore pour cinq billets ; je verrai à ne pas me déshonorer. Si tu grondes (n’oublie pas que c’est tellement ton droit et que tu l’exerces si noblement), je secouerai les oreilles comme un chien trop gâté. Voilà. Tu connais certainement ce public mieux que moi. Elle voudrait pour l’autre année une espèce de cours ; c’est la fortune ; je pourrais refaire ma réserve. Justement aujourd’hui j’ai mis deux mille francs à mon compte à l’AK, non sans plaisir ; mais je n’ai plus beaucoup d’affaires pour toi (77.30). Mon numéro c’est 13475. Ces petites bêtises m’amusent. Cela continue une existence secrète et bien chérie. Je pense au dollar, et je ne suis pas content. Mais il faut comprendre que le franc descendra à son tour. C’est ce que je vois de plus clair dans la situation, qui est assez nuageuse. Forcément (souviens-toi de ce que disait Georges) il viendra un moment où l’on cèdera à la nécessité, et ce ne sera pas si terrible. Il faut faire des affaires ; voilà l’important ; et ne pas prévoir bien loin. Le ministre est à peu près de cet avis ; mais il est paysan (Cahors) ; il balance ; il a raison. Il faut attendre, et n’agir que selon la nécessité. L’Américain sent la nécessité et il cède ; nous céderons quand le moment sera venu. Nous avons connu la richesse avec une monnaie pauvre. Tout se balance, et tout recommence. L’hitlérien de ce soir était tellement allemand (musicien, mystique) que c’était un plaisir. Les gens disent que tout change, et moi je crois que c’est toujours la même chose. Et toujours optimiste, naturellement. C’est pourquoi tu me secoues et tu n’as pas tort. Au fond c’est le balancement universel qui nous possède. Et il faut garder les beaux souvenirs au moins la durée de notre courte vie. Et s’arranger de tout. Il a bien fallu s’arranger de la guerre, et de la Bertha (ce qui me fait rire, par souvenir de la sirène, qui hurlait sans avoir égard à nous). Tu avoueras que c’était beau d’être heureux en des moments pareils. Je pense à toi tout le temps, au métier que tu fais, aux pensées que tu as. Cela c’est moins gai. Mais un sort nous poursuit depuis ton premier départ. Hélas ! Tes prédictions se réalisent ; mais pas toutes ; car revoyant ce matin la rue Royale, c’était pareil. Les choses sont vissées dans la peau. Si je ne t’aimais pas je n’aimerais plus rien. Le cœur ne bat pas au commandement, mais quand çà lui plaît. Il s’agit maintenant de manger. Melon, saumon froid etc. La santé ne va pas mal. Un peu de fatigue aux jambes ; cela s’explique par les promenades interminables avec conversation. Demain je dîne chez B. le mystérieux politique. Je compte bien trouver une lettre ce soir par *Europa* mais je ne veux pas attendre. Tu n’es pas forcée d’écrire et je suis bien tranquille. Si tu es triste, à qui le diras-tu ? Mais si tu avais des moments passables, j’en serais bien heureux. Quant au succès je suis tranquille. Tu es comme moi (j’ai bien le droit de le dire), quand tu te montres, alors tout va, par une force persuasive extraordinaire. Çà n’empêche pas d’être intelligent, mais çà simplifie beaucoup. Raconte-moi bien ce que tu fais, avec cette tête d’or que je tiens si bien dans mes deux mains. Tu sais te débrouiller, et toujours seule, tu suffis à tout. Je connais cela. J’ai toujours réussi en des circonstances impossibles. Et cela tient à quoi ? Peut-être à ce que les soldats appellent le culot. Mais ce qui est mauvais c’est quand une dispute s’élève entre deux pareils comme nous deux. C’est à qui s’en ira. C’est terrible. Je vois d’ici notre petit coin, où tant de choses furent dites qui ne sortiront jamais de ma mémoire. Et à côté d’où je suis, sur la même rangée, la table où tu disais (c’était la robe à ramages et le chapeau à grands bords. Marcel était là) : « Au fond il est très content que je parte ». Je t’aurais tuée. Au fond tout me semble fade et ordinaire. Je n’aime que les caractères extrêmes (avec de la tenue) et l’on peut dire que j’ai été servi ! – J’ai mangé et bu. Cela me rappelle la boisson des Camarades samedi dernier. Figure-toi un réfectoire, des tables, du champagne pâle, des petits gâteaux, des discours d’enterrement. C’était affreux. Nous étions, comme je disais, quatre cadavres. Mais j’avais résolu de ne pas m’ennuyer, et j’ai fait un discours peu ordinaire, sur la guerre, sur les officiers, sur les syndicats, sur les terrassiers ; très rosse et très amusant. Succès fou, naturellement. Quelqu’un disait : « Partout où vous êtes il y a une atmosphère tonique ». Parbleu je pense bien. Et je connais quelqu’un qui est comme çà. Mais ces caractères ne sont pas tout doux. Gronde-moi, mais aime-moi. Je t’adore. Je te vois dans le petit coin, tournant la tête et me donnant tes beaux yeux. Si je gagne de l’argent je te câblerai souvent ; mais je voudrais ne pas t’obliger à répondre… Cela s’arrangera, mais donne-moi ta bouche pour le baiser le plus follement amoureux. C’est le destin ! À toi ton ALAIN et ton Dick.

# 13 juillet 1933

NAF 14234/243 (419) – 21/03/2022

Jeudi 13 juillet 33. Ma chérie je viens de recevoir ta lettre triste du 4 juillet. Bien sûr que je ne pourrai jamais m’empêcher de t’écrire. Et quoiqu’une lettre de la brasserie soit encore partie hier, je t’écris maintenant à grande vitesse pour répondre à ton cœur, si grand si généreux, sur lequel je compte si bien (et j’ai bien raison). Ainsi tu as revu les Foote ; j’en suis bien heureux. Et je vois que ton élève est gentille, j’en étais sûr. Mais je vois aussi que tu es esclave du matin au soir. J’ai connu cela ; mais ce n’était que pour deux mois ; on a la ressource des promenades ; mais c’est aussi ennuyeux qu’autre chose. Il faudrait arriver à sauver quelques heures par jour ; et au second préceptorat, j’y étais arrivé, mais non sans peine. Et que faire ? Il est vrai que dans les grandes maisons on est moins les uns sur les autres. Enfin. Tu auras vu de tout. Et moi imbécile j’ai encore ajouté, tout à fait sans le vouloir et bien contre mon cœur. Il est clair que je ne pouvais pas plus contre la marche des affaires ici que je ne puis maintenant contre la descente du dollar. Mais je n’avais qu’à ne rien écrire en étourneau, et qu’à être gentil en tout cas et naturel, même devant de vifs reproches. Mais l’humeur est souvent la plus forte. Et maintenant je vois bien que tu n’as plus d’humeur, chérie adorée. C’est bien doux ; je voudrais te communiquer à toi aussi la même douceur (relative). Et heureusement les choses vont revenir entre nous à l’heureux état (heureux relativement). Nous payons notre insouciance de 20 années. Rappelle-toi comme nous étions heureux quand tu m’enlevais dans ta Citro. Il s’agit maintenant de ne pas payer trop, et de ne pas ajouter encore notre humeur à toutes les autres misères. Oui je regarderai l’Océan. Oui je te verrai à l’autre bout. En attendant je retarde ce départ. 1° J’attends le retour du sculpteur, pour une ou deux séances encore. 2° Je dois revoir le ministre avant le 1er août. Mais mon opinion est qu’il ne pourra rien, à cause de la loi sur le cumul, et je m’arrangerai autrement. Aujourd’hui j’ai passé deux heures à l’École Normale. L’examen oral se termine à 11h et la liste sera vers 2h je pense. J’ai vu des candidats, enfin j’ai fait le métier ; je tenais à ne pas le négliger pour la dernière année. Je t’ai raconté assez toutes les histoires du ministre, des collègues etc. Mais on ne raconte jamais assez. Quels bavardages délicieux si nous nous étions retrouvés dans notre petit coin de brasserie ! Mais malgré tout à cette époque-ci çà marchait mal. Je me suis laissé entraîner par paresse, par horreur des discussions. Je ne suis heureux que seul. Je défends mes heures de solitude. On s’en rend compte ; et voilà un beau résultat. Je m’étourdirai comme toujours en écrivant et en peignant. Mon défaut est de ne jamais m’ennuyer (tu ris !). Ce n’est pas tout à fait vrai mais je me le persuade !! Je te dis tout cela, que tu sais très bien. Qui me connaîtrait si ce n’est ma blonde chérie. Réponds-moi sur tes lunettes teintées, car il faut que je ménage mes yeux. Et ne crains pas de me décrire ta vie ; car cela c’est le bonheur (relatif). Tu me vois d’ici faisant le jeune homme et disant des blagues à ceux qui veulent m’enterrer. La Sorbonne a eu peur, et je me suis bien amusé. Et ne crains pas aussi de te moquer de moi si çà se trouve. Tout est bon. Si tu savais comme j’aime le timbre USA. Je t’adore. Je te baise toute passionnément. À toi ton ALAIN et ton Dick.

# 16 juillet 1933

NAF 14234/244 (422) – 21/03/2022

Lundi soir 16 juillet [1933] à la brasserie à droite en entrant.

Chérie, il fait trop chaud pour le petit coin. Mais cette place où je suis est à nous aussi. Justement je viens de recevoir ta lettre par *Bremen* du 9 juillet (elle a marché assez vite). J’ai vu tout de suite que c’était une longue lettre ; alors je suis content. Jamais assez long. Après cela je vois que tu me frottes encore un peu les oreilles. Mais c’est de toi ; çà va ; maintenant je ne sais plus l’objet de la querelle, et je voudrais bien qu’il en fût de même pour toi. Non ! Non ! Point de concerts ! Qu’est-ce que tu veux que cela me fasse. Je n’ai insisté l’autre fois que par esprit de contradiction ; c’était une grande bêtise. Il s’agit de ne pas se piquer. Quand on s’est piqué, on ne dit plus que des choses désagréables. Je ne vois plus qu’une chose maintenant, c’est les 5000 km, et toi au bout. Et je viens ici rêver et écrire, comme je faisais. Je profite de ce temps de liberté, qui me vient à la fois du sculpteur et du ministre ; tous les deux doivent m’appeler ; aucun ne bouge. C’est parfait. Je retrouve ce que j’appelle le bonheur. Je joue du piano ; j’ai fait aujourd’hui des courses chez l’opticien (étuis, vis perdues) ; j’ai pensé aux verres teintés. Tu parles du soleil. Je voudrais savoir si, pour la lumière électrique, l’effet n’est pas le même. Car, naturellement, je m’aperçois de plus en plus que mes yeux ont beaucoup servi. Et souvent je reste une demi-journée sans lire ni écrire. Regarder les arbres, les oiseaux, les nuages, cela ne me fatigue nullement. Si tu peux, donc, tu observeras l’effet d’une heure de lecture (en ce moment je lis *Lucien Leuwen* et je suis obligé de mesurer la durée) soit avec les verres ordinaires, soit avec les verres teintés, à la lumière du jour ou des lampes (car pour le soleil il ne me gêne pas. Ainsi peindre ne me fatigue jamais). Je suis ravi aussi de tes vers [*sic*]teintés. Ce sont mes joies secrètes. Cela me fait penser à mes finances, qui s’amenuisent passablement. La pension sera autour de 40000. Et si la cousine Yvonne organise un cours, je ferai bien aisément mon ancien traitement et plus. Quant au ministre, il cherche présentement à me faire gagner 20000 fr. que je ne sois pas obligé de rendre. D’après la loi du cumul, je dois rendre, sur tout traitement la moitié de ma pension. Il aura du mal, mais peu importe. Je vois bien que j’arriverai à cette espèce de richesse que j’avais. Et il faut bien te dire aussi que l’idée de te savoir à l’abri est tout de même quelque chose pour moi. Ce n’est rien les histoires d’argent, mais çà peut être très embêtant quand on est chômeur.

J’ai mangé un melon merveilleux. Sûrement ce n’est pas ce qui te manque là-bas. Il ne te manque rien. Il te manque simplement tout. Le sculpteur s’est élevé au sublime ; mais c’était un peu trop *lit de mort.* Effrayant. Il a remis un peu de sourire, mais je souhaite qu’il n’abuse pas de la douceur. Il a pris déjà un moulage du premier état, et diverses photographies ; mais il n’est pas question pour le moment de l’embêter. Quand il est en train de travailler, je suis absolument comme une chose, et j’ai mal dans le dos. Il y a dans son atelier une étude d’après son modèle femme qui est de premier ordre. Mondor, que j’ai vu ces jours-ci, dit qu’il faudra obtenir 12 exemplaires en bronze à 5000, avec destruction du modèle. Mais son avis m’intéressera davantage quand il aura vu le buste fini. Naturellement quant à la forme et aux proportions c’est parfait. Pourquoi je te parle de cela ? C’est toi qui le veux. Fâchée ou non, et ne m’épargnant guère sur mes défauts, tu ne bouges pas sur le principal, et je te jure que cela me donne un fier courage. Car en somme sur les valeurs tu es absolument sans pitié. Alors bon ! Je marche. Et rien ne m’étonne. Tu es admirable en ce rôle-là, et tu le fus toujours. Je t’adore. Tous mes poèmes sont nés de là. Et c’est une chose que tu comprends très bien. Voilà pourquoi tu n’es pas morte. Ho Hisse ! comme dirait Henri. J’espère que tu me fais l’honneur de croire que ce que je dis là je le pense absolument. Car on peut disputer ; mais tu as assez de hauteur pour savoir qu’il y a des choses que la dispute n’atteint pas. On est nécessairement sauvé quand on a une femme comme çà.

C’est bon. Je ne maigrirai pas. Je ne me fatiguerai pas. Ce que tu dis de Brunschvicg et des Juifs est exactement ce qu’il faut dire. Et j’ajoute que ce que tu dis de Sévigné est parfaitement juste. Et que diras-tu de Michel Alexandre, qui n’a jamais payé personne. C’est le truc Xavier Léon. Et cela, comme tu dis, explique très bien Hitler. Quand les Juifs ont tout, il faut en arriver là. Et B. le grand politique dit que ce qui s’est passé en Allemagne est irréparable, parce que, dans tous les pays, on y pensera toujours. Au reste les Juifs ici ont la grande frousse ; et déjà Brunschvicg donne une autre version : « Nous n’aurions pas demandé mieux, mais les règlements… ». Seulement l’intervention irritée a été confirmée par le ministre, qui m’a dit : « Vous ne savez pas ce que sont vos camarades de Sorbonne. Et au reste vous n’avez pas à le savoir… ». Parfaitement d’accord. Du reste il est charmant. C’est un Italien. Il est dit-on l’inspirateur de Jouvenel et du *Quatre à Pattes*, qui est la seule chose importante depuis la guerre. Dix ans de paix à partir de ce jour, c’est quelque chose. Tu sais que Jouvenel (*Revue des vivants*) m’a quelquefois demandé des articles. Aux jours où il était insulté de partout, je lui ai fait dire que je l’approuvais ; il paraît que cela l’a ressuscité. Tant mieux. Ici se lace l’intermède du patron, à qui j’ai dit ce qui convenait de ta part. Et le fait est que j’ai parfaitement dîné. Mais toi, c’est affreux. On avait un bonheur si certain ici, avec des fraises ou du raisin, et quelque fois une bécasse. Et le bavardage délicieux… Mais ces choses-là ne durent pas toujours. Et moi qui étais pris dans des fils, et qui voulais tout arracher (on le devrait, car le bonheur n’est pas si commun), moi j’ai été puni par Gabrielle, qui s’est punie elle-même terriblement. Et voilà toute l’histoire. Tu as pris au sérieux ce qui n’était rien du tout que l’em… bêtement quotidien. Mais impossible autrement. Les passions marchent, et on est frit. C’est ce qui fait que tu apprends la grammaire, afin de l’enseigner. Et moi tu me vois dans mon coin de brasserie, regardant toutes ces choses avec un brin de larme à l’œil ; mais çà ne change pas le jugement. On a ce qu’on cherche ; et toi, quoi que tu penses, tu as l’amour. J’ai dans ma poche une rose bien démolie par l’orage, mais qui te portera tout de même le parfum de ton pays, et les baisers de ton homme qui est aussi ton pays. Qu’est-ce que tu veux ? Nous ne sommes rien ; les grandes affaires nous balaient. Mais le cœur est toujours pareil, et je ris maintenant à notre petit coin, dont je n’ai pas à rougir ; et je pense à ta main comme un oiseau sur mon épaule, à ta robe à ramages ; et tout cela fut chic et bien de chez nous. Arrive qu’arrive ! le passé ne peut pas être détruit, ni le vin blanc de Morgat ! Pense au moins avec bonheur à ton homme, à sa bouche qui se mêle à la tienne, à son baiser qui jamais ne mentit. Je t’adore. À toi ton ALAIN et ton Dick.

# 24 juillet 1933

NAF 14234/246 (427) – 22/03/2022

Lundi 24 juillet 1933. Ma chérie je t’écris de Paissy, dans ce même fauteuil, devant cette même vallée. Je chante les poèmes qui sont nés ici. Je pense au grand horizon, à la trouée de Soissons pleine de brume, à la lune de Ciry. Y a-t-il changement, ? Oui, car je sens ce matin à l’épaule la brûlure du zona, qui ne m’était pas connue en ce temps-là. Autrement c’est bien le même Dick, assez calme d’apparence, et très sensible au fond. Je suis ici depuis trois jours et j’y resterai encore autant, à moins que le caprice du ministre ne me rappelle. Car il s’obstine, et il jure qu’il me chargera de mission, que je ferai ce que je voudrai, et que j’aurai l’argent sans aucune retenue. Et moi je suis bien persuadé que s’il arrive à quelque chose, j’aurai tous les embêtements et encore l’ennui de parler devant des auditeurs que je n’aime guère ; ce sont les instituteurs. Et encore ! Viendront-ils ? Voilà ce que c’est que d’inspirer à un ministre une sorte de passion. J’ai bien fait de rester dans mon coin ; je ne me serais jamais sauvé de mes amis. Je suppose que tu me connais un peu. Je n’étais heureux que dans notre vie secrète, et ces choses-là ne sont possibles qu’à Paris, où personne ne s’occupe de vous. La vie est très occupée, et les amours cachées. Vois notre petit coin de brasserie. Personne ne s’occupait de savoir qui nous étions. Tu ne te rendais pas compte de ce que c’était pour moi. Moi non plus peut-être. D’où vont le déchirement quand tu t’envolas, pas plus fière que moi de ce bel événement. Ce fut la catastrophe de ma vie ; tu l’as vu par les effets ; à présent je suis peut-être un peu craintif, comme quelqu’un qui est tombé d’un toit et qui se méfie. Mon mouvement naturel est plus que jamais de refuser n’importe quoi. Continuer, oui. Il est vrai que l’enseignement se trouve terminé. Cela est plaisant, mais m’a toujours fatigué. Je m’en passerai très bien. Je t’ai dit je crois que les 5 bons avaient été brillamment reçus ; en général ils ont reculé à l’oral ; à l’écrit ils étaient massés dans les premiers rangs, avec des notes de philo étonnantes. C’était Bouglé qui corrigeait, et les gens bavards me disent que Bouglé est mon ennemi. Je n’ai point d’ennemis, par la raison que tu connais, que je pense plutôt du bien de ces gens-là. Je te vois rire ; et en effet il m’arrive de me moquer un peu d’eux. Mais dans le fait je n’ai pas à me plaindre d’eux. C’est comme les bêtises qu’on raconte de Brunschvicg, qui aurait tout fait pour m’empêcher d’enseigner à la Sorbonne. La chose est je crois beaucoup plus simple. Je ne pouvais pas être titulaire, et on n’a pas osé m’offrir la place de chargé de cours (30000) avec retraite à 75 ans et plus faible que celle que je vais avoir. Et qu’est-ce que j’aurais fait dans cette boîte ? Ce n’est pas mon travail. Et je n’ai pas envie de revenir à l’érudition. Ici je lis peu et je repose mes yeux sur cette grande vallée. Je fume des pipes. Je bricole dans le jardin. J’ai passé deux jours à refaire un petit mur en pierre sèche qui soutient le jardin en terrasse. J’ai inspecté mes plantations ; j’y ai remis de la bonne terre. Et il faut tout le temps grimper et descendre. Je fais aussi un peu de mauvaise musique, sur un violon qui ne sonne guère. Naturellement visites là-haut sur le promontoire, eu petit cimetière, aux tombes des soldats, surtout des Anglais, qui ont tous un marbre très propre, le même pour tous, colonel ou *private*. Ces pensées-là me conviennent, et je reviens à l’état sauvage qui me convient. Ma sœur est lente dans ses mouvements, je l’aide un peu dans ses petits travaux ; l’affection est assez calme mais je me rends compte qu’elle ne pourra plus voyager comme elle faisait. Sûrement elle n’ira plus dans le Midi, elle passera l’hiver à Paris. C’était à prévoir. Les effets de l’âge ne sont pas bien réjouissants. Tu me parles de Jeanne. J’ai manqué de courage pour la voir ; je craignais plus que jamais son bavardage et je n’ai rien à lui dire. Comment lui expliquerais-je nos stupides querelles, quand je ne les comprends pas moi-même ? Ou peut-être c’était la première fois que tu me désapprouvais. Nous avions vécu dans un tendre accord. Mais je ne suis pas toujours tendre. Et il se peut que la contradiction, que je ne supporte jamais, m’ait donné une sorte de colère froide dont tu as eu le sentiment. Pour le fond de la chose, je m’en moque ; je l’ai complètement laissée, et sans aucun regret. Mais la supposition que j’aie pu me tromper me fait encore bondir. Je reconnais que ce n’est pas bien raisonnable. Mais aussi on n’irait pas loin dans ses propres idées si on ne les protégeait d’abord contre la discussion. Enfin pardonne-moi. Mais je recommencerai si le cas se présente de nouveau ; c’est peu probable. Tu connais pourtant bien cette terrible énergie dont je ne fais rien, mais qui ne demande qu’à galoper. Encore est-il que si l’on voyait comme elles sont mes idées politiques, on aurait peur. Toi tu n’as peur de rien, et tu es belle et adorable ainsi. Je n’espère pas te faire peur, et je ne le voudrais. Alors arrive qu’arrive. Cela n’empêchera pas le pot au lait et les croissants, et autres choses délicieuses ; mais cela nous fera travailler du chapeau, comme dit le *Canard*. Je ris en ce moment à tes yeux terribles que tu me faisais ; ils lançaient des flammes. Je suppose que moi j’avais l’air froid comme une lame de couteau. Tu as bien remarqué que je ne lis jamais ce qui me concerne, excepté les éloges sans aucune restriction. Je suis cette règle et je n’y manquerai pas, afin de rester calme et indifférent comme je veux l’être. Enfin ce n’est pas une tête commode et je ne la conduis pas sans peine. Tu peux conclure de là que je serai toujours mené par les flatteurs et c’est vrai ; mais ils ne me mèneront pas loin, car l’obéissance est la première condition. Tu diras que l’amour n’obéit pas. Je le crois bien. Je sais que je t’aime, et je ne veux nullement que tu m’obéisses. Mais dans les histoires de flatterie l’amour n’a absolument rien à voir. Tu dois bien t’en rendre compte. Mais que fais-tu là-bas ? Que lis-tu ? À quoi penses-tu ? Tu es maintenant à la mer, et dans des conditions très confortables. Dis-moi si tu conduis toi-même la Ford ; c’est une chose qui me plaît tant de t’imaginer prenant un beau virage. Si j’étais balayeur là-bas, je jouirais du coup d’œil ; je verrais peut-être des gants à franges, un chapeau d’été à bords assez grands, une robe à ramage, comme au temps de mes splendeurs, où tu m’enlevais sur la place du Panthéon. C’était un rêve pour nous deux. Cela ne pouvait pas durer. On n’est pas riche sans un dur travail, ou alors il faut voler. Et avant de voler il faut intriguer. Je vais finir la semaine ici. Je t’envoie des brins de marjolaine qui viennent du plateau de l’église, de l’endroit même où m’est venu le premier sonnet.

*L’église au rouge toit n’est plus…* Je sais que la fin était terriblement triste. Et un autre sonnet était encore pire. Je les signerais encore ou j’en ferais d’autres. La vérité est que je me fatigue les yeux à écrire, et que j’aime mieux rêver. C’est la même chose pour les conférences de la fin de cette année et pour celles qui viendront ; il n’y a plus rien d’écrit. Cela ne m’empêchera pas d’écrire des livres, ni de t’écrire des pages, comme tu vois et comme tu verras. Pense que ton Dick est toujours le même, bon et mauvais, tel que tu le connais, et puisque tu l’aimes comme çà rien n’est perdu. Je t’adore ma belle aux yeux étincelants ; un grand baiser bien amoureux de tout moi. Ton ALAIN et ton Dick.

# 30 juillet 1933

NAF 14234/249 (431) – 22/03/2022

Dimanche 30 juillet 33. Ma chérie je viens de rêver longtemps devant ce papier blanc. Je vais donc partir pour la Bretagne, et recommencer ce triste pèlerinage, ce qui va se traduire par une morne mélancolie à laquelle on ne se trompera pas ; c’est ainsi que les concessions font le malheur de tout le monde. J’ai eu avant-hier ta lettre du 17 juillet par *Europa*. Tu me parles du ministre ; je l’ai revu ; je devais dîner avec lui, mais je renonce à l’attendre ; il est toujours par les chemins. D’après ce qu’il me fait écrire par son cabinet, il se déclare assuré de me donner une mission payée qui échappera au cumul. Et moi je crois seulement que cela me jettera dans les embêtements. Mais peu importe. On verra bien. En ce moment l’idée de travailler ne me dit rien. Je ne me plais qu’avec le sculpteur, pour qui je suis revenu de Paissy, et que j’ai vu tous ces jours-ci, en des séances abrutissantes ; mais il est content et moi aussi. Il a fait une sorte d’Empereur Romain, et d’ailleurs exact au quart de millimètre. Le crâne est émouvant ; Tu penses bien que dès que j’en aurai une photo je te l’enverrai ; mais il compte d’abord travailler, avec le secours de deux moulages qu’il a faits de deux états antérieurs et assez différents ; et puis il reprendra avec moi en octobre. Naturellement il m’a fait travailler comme un modèle ; mais rassure-toi, ce genre de fatigue est bientôt passé. On est immobile, on ne pense à rien ; on est comme un animal. De temps en temps on fume une pipe.

Oh ! Mais non ! je ne crains pas de manquer d’argent, même en allant à la brasserie. Ma vie n’est pas coûteuse, même en comptant les voyages. Et puis ce n’est pas une question. Dès que tu gagnes ta vie, je n’ai plus de soucis de ce genre. Oui je commencerai par ne plus boire de vin du Rhin. Pardonne-moi cette malice, qui était très tendre, tu le sais bien. Seulement ici (en relisant ta lettre) je m’effondre quand tu dis : « J’aurais soulevé le monde… ». Je le sais bien. Il faudrait donc que je sois pauvre pour te redonner du courage ! Mais cela je le sais et je l’ai toujours su. On ne peut se faire pauvre exprès. Mais tu ne devrais pas manquer de courage, quand tu penses que ta petite fortune (à venir) est ce qui me préoccupe le plus ; ainsi en travaillant à peu près de bon cœur, tu m’enlèves un gros souci.

Oui, j’ai vu des photos de Manchester (Mass.). J’en ai au moins deux dans mon tiroir. Mais d’après ce que tu dis la situation est cette fois plus belle, avec les grands rochers et les bois. Et tu aimais mieux la mansarde du temps de Dugny ! Jen dis bien autant ; je regrette ce temps de la guerre, quoique ce fût sinistre. Mais qu’importe ! Et ce fut le malheur de notre vie quand notre existence, tantôt pauvre, tantôt presque riche, mais toujours dans notre petit nid, fut soudain rompu par un coup de tête que je n’ai pas compris tout de suite ; on ne voit que le malheur, on se plaint, et on a bien raison. Je comprends bien maintenant que tu ne pouvais supporter indéfiniment de me voir gouverné ; et moi non plus je ne l’ai jamais supporté ; et encore maintenant avant le départ j’ai de folles colères ; mais on ne peut pourtant pas frapper comme un sourd ; on se résigne (très mal). Et de cette faiblesse sont venus tous nos malheurs. Toute cette humeur qui a empoisonné nos derniers jours (mais l’amour reste intact) n’était que du chagrin accumulé par cette suite de coups du sort, qui t’ont cruellement punie et moi aussi ; car malheureusement ce que tu as annoncé un affreux matin, c’est ce qui est, des vacances un peu plus longues, etc. Mais j’avoue que je comprends très bien, ayant été forcé d’y penser ; et même j’ai un peu honte de tout çà. Mais souviens-toi. Rue de Provence nous n’avions rien calculé ; nous faisions une folie, nous le savions ; la situation s’est développée. Et quant à la séparation, c’était un coup de désespoir qui ne pouvait donner que des fruits très amers, sous une forme ou sous une autre. Et la menace (tout à fait imprévue pour moi) d’un troisième départ a fait l’effet d’une cheminée sur ma tête. Car cette menace se présentait de telle façon qu’il fallait se hâter. Dès lors je n’ai plus été bon à rien. J’en conviens. C’était trop. Peut-être j’aurais dû te retenir. Mais c’était perdre à jamais l’occasion pour toi d’un peu de sécurité ; et cette pensée-là me gelait. Tu dois tout de même bien le comprendre. Il y a des situations qui abrutissent. Et le temps a passé ; me voilà arrivé au temps du repos, qui me paraissait encore bien loin. Je n’en suis pas spécialement triste, à vrai dire je ne sais plus bien où j’en suis. Et même à cette approche des vacances indéfinies, je ne travaille plus guère. Je lis *Lucien Leuwen* et je rêve vaguement. Ne crois pas que tes lettres puissent jamais m’attrister ; au contraire elles me consolent un peu ; la rêverie devient amoureuse et parcourt les souvenirs ; je suis toujours assez bête pour me sentir jeune. Mais forcément l’espoir trop lointain est un peu mélancolique, et même beaucoup. Et puis enfin il se peut que la fatigue vienne, car l’âge est inexorable, et de toute façon il le serait. Je serais plus sage en parcourant des souvenirs que rien ne peut ternir, et c’est là que j’en viens le plus volontiers. Car c’était bien beau ce bonheur secret, ignoré de tous, et même volé (voleurs de bouteilles !). Et pour moi c’était même de plus en plus beau, par tes succès qui me paraissaient encore au-dessous de ce que j’aurais voulu. J’étais très enfant, et ma foi je le suis encore. J’oublie facilement que toi tu n’avais pas les mêmes raisons d’être heureuse ; ou plutôt, dans notre bonheur, tu avais des moments insupportables ; et je me dis souvent que mon plus grand défaut est de me résigner trop facilement. Je m’en allais en vacances comme j’y vais encore, me laissant traîner comme un enfant, laissant passer les jours, attendant la fin de l’exil. Mais cela a un côté exaspérant, je le reconnais. J’aime en idée, et je me fais un bonheur, et je crois que tout va bien. Très justement j’ai été terriblement secoué ; mais à force d’être secoué j’ai encore une sorte de résignation que je ne comprends pas moi-même. En ce moment il n’y a pas trop de malice, car les douleurs me laissent tranquille ; il n’y a que la brûlure du zona qui revient encore de temps en temps (toujours diminuant). Et tu dois bien penser que quand tu me demandes si tendrement de me bien soigner, j’y ferai très attention. Merci pour les verres ; il est trop tard maintenant pour y penser. Je voudrais savoir si cela adoucit aussi pour l’électricité. Car le plein jour et la peinture ne me fatiguent pas, et je ne porte pas alors de lunettes. Toutes ces choses si pleines d’amour que tu me dis, pas une n’est perdue, sache-le bien. C’est une douce nourriture pour mon cœur. Je vais maintenant retourner à mes rochers, et à cet horizon d’Océan. Je t’ai envoyé hier la NRF. Je n’ai rien vu d’intéressant dans *Europe*. Je vois dans les journaux que les USA n’en ont pas fini avec les surprises et que le dollar est très capricieux. Pourras-tu saisir le bon moment d’acheter des francs pour Morgat ? Mais je te dis cela en l’air ; cela te prouve seulement que je m’intéresse à ton petit trésor (futur !). Et à ton métier aussi ; je savais que tu ferais bien ; tu sais que j’ai une confiance extraordinaire en ta tête dorée. Et il est remarquable que tu sois revenue (par force) au métier qui fut le mien. Cela me plaît. Songe que je te souris, ma mignonne si sage et que je baise tes beaux yeux, et encore aussi ta bouche dont la mienne a le souvenir encore présent… Le plaisir et la peine s’y mêlent. Sens que je t’aime, ma blonde dorée et souris-moi par-dessus la mer. Ton ALAIN et ton Dick.

# 7 août 1933

NAF 14234/251 (436)

Le Pouldu le 7 août 1933.

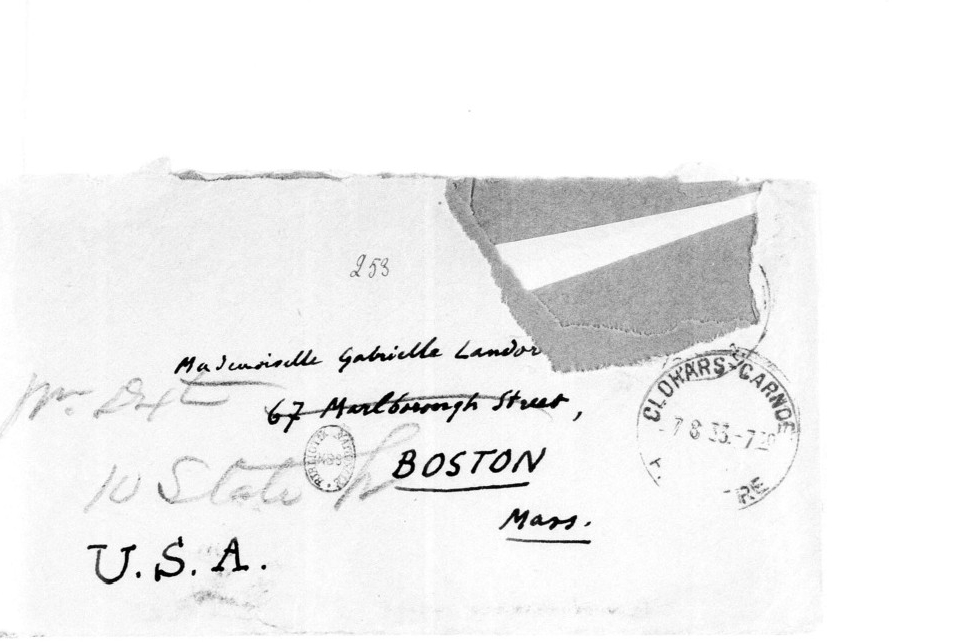
Ma chérie j’ai ta grande lettre où tu me secoues si bien au sujet de la cousine Yvonne. Je vois tes yeux brillants ; il me semble que je t’entends dans le petit coin de la Brasserie. C’est si bien toi. Maintenant je dois dire que ce genre de reproches ne me trouble pas beaucoup. Je l’ai trop entendu ; et souvent ce sont de petits ambitieux sans moyens qui prêchent cela, pendant qu’eux ils font toutes les démarches et voudraient se glisser partout, sans d’ailleurs y arriver. Si on refusait tout par principe, on n’aurait pas même un livre imprimé ; et je t’avoue que la méthode juive qui consiste à ne payer guère finit par me dégoûter. La vraie question est de ne pas demander à genoux. Et je trouve qu’il aurait été bien plus déshonorant d’attraper une chaire au Collège de France en faisant 40 visites, que d’accepter ce qu’on vient m’offrir. Et même il n’est pas juste de dire que Maurois aurait arrangé cela ; car alors, lorsque j’ai refusé nettement pour commencer, la chose était réglée, et Maurois n’avait plus de remords. J’avoue que j’ai été pris de court, par une maladresse que j’ai faite, de faire venir cette vieille femme jusqu’à mon étage ; et c’est par cette raison toute simple que je lui ai accordé ce qu’elle demandait. Je n’ai pas coutume de regretter une chose faite. Maintenant sur le fond je pense que tu as raison (comme par hasard). Car rivaliser avec Herriot et le P. Samson, qui sont les deux as de la maison, ce n’est pas difficile ; mais ce n’est pas du bon travail. Il se peut aussi que je m’amuse à ennuyer cet auditoire peu choisi ; tu n’en sais rien ; attends de savoir. C’est comme pour le reste ; attends de savoir. Par exemple le pharmacien et son roman sont dans le siau. J’étais assez choqué de cette publicité à 30000 frs., encore plus de voir que Mondor y employait tout son crédit (car tu penses bien que ce paquet de billets est furieusement convoité). Encore plus choqué de voir que Mondor désirait plutôt un roman qu’une œuvre trop sérieuse. Et le résultat, c’est que je n’écrirai pas ce roman. Je n’ai jamais eu de doute là-dessus. À mes yeux ce serait bien plus déshonorant que les *Annales*. Et du reste le déshonneur ne me fait pas peur ; simplement cela m’ennuie. J’écris en ce moment à tour de bras le livre sur les Religions ; je corrige les épreuves des *Propos de littérature*; j’ai bien du mal à être content de tout cela ; presque toujours cela me semble écrit n’importe comment, avec une pioche, et très obscur. Je n’ai jamais eu le temps d’être un homme de lettres. J’ai fait mon métier et j’ai suivi mes passions politiques, qui ne sont pas petites. Il y a de quoi être moyennement fier. Quant aux discours j’en ai fait des quantités devant toutes sortes de gens, et il a fallu m’avaler comme je suis. Là-dessus il n’y a pas de doute. Et sur les succès, même mondains (si l’on peut dire) j’étais déjà renseigné avant mes trente ans. Je me souviens qu’au Havre j’avais fait une conférence sur la mer devant un public de perruches. Il n’en a été ni plus ni moins. C’est indifférent. Tu ne dois donc pas me considérer que comme un vieil auteur qui finit par prendre goût aux applaudissements. C’est pour moi une vieille chose, et que j’ai assez méprisée. Le véritable inconvénient c’est que c’est trop facile. Après cela tu dis que je n’ai pas besoin d’argent. Savoir. Il n’est pas sûr que les retraites ne soient terriblement diminuées dans les années qui viennent. C’est déjà commencé ; les appointements ont été réduits, et les impôts augmentés. Je ne m’en soucie pas trop ; mais une affaire qui va sous le budget et qui paie bien n’est pas tellement à dédaigner. En résumé je n’aime pas trop cela, mais je ne crois nullement que l’honneur y soit engagé ; bien moins que dans la Légion d’Honneur, où tu sais très bien que je ne serai jamais. Mais tu me piques, et très librement, et tu as cent fois raison si tu le sens ainsi. Seulement tu juges passionnément ; cela d’ailleurs ne peut que me plaire ; et tu sais très bien que je t’aime comme çà. Naturellement tu ne vois pas les choses sous l’aspect gai. Et moi donc ! Une telle suite de malheurs dont nous sommes cause tous les deux (cela a été dit assez) ne porte pas à l’indulgence. Seulement je crois que je t’épargne un peu plus (je ne l’ai pas toujours fait). Je n’aime pas partir dans les reproches, même sans te les dire ; cela m’attriste trop ; et à quoi bon ? Si tu crois que tes beaux projets de te faire entretenir me ravissent le cœur ! Je sais bien que c’est une blague (pas trop gaie) plutôt amère. Mais je ne peux tout de même pas prendre tous tes discours à la blague ; d’autant que cela te porterait à le faire ; je te connais bien. Tu es un terrible petit hussard que j’aime. Tien ne te fait peur. Mais je me dis que ton nouveau métier te jette moins dans le monde ; et encore je n’en sais rien. Au reste tout est permis, tu le sais bien, et ce n’est pas une vaine phrase. Mais je ferme cette porte. C’est seulement pour te dire que si je voulais prêcher… Il fut un temps où nous nous percions le cœur. Mais peu importe. Il fut un temps de bonheur et de joyeux bavardage, où nous arrivions l’un et l’autre à une existence facile ; il n’y avait point de querelles ; mais il y avait seulement un point sensible dont nous ne parlions jamais. Cela c’est l’empoisonnement, et c’est toujours pareil, ni plus ni moins. Je t’ai déjà expliqué cent fois que je n’y vois pas de remède ; et encore à chaque instant la maladie (tu diras feinte, mais qu’est-ce que çà change ?) paralyse mes moyens de résistance. Si tu crois que je m’amuse ici ! Je me console par un travail acharné. Et je prends le parti de n’y penser guère ; après tout je paie les suites d’une bêtise que j’ai faite ; le malheur est que tu les paies aussi. Mais tu le savais bien. Et l’amour ne regarde pas où il met les pieds. Je te répète tout compte fait je ne regrette rien, et je recommencerais avec enthousiasme.

Je te trouverai bien un petit livre d’histoire, exposant seulement les faits. Et n’hésite pas à me demander tout çà. C’est justement ce que je sais et c’est un bonheur que tu aies le même métier que moi. Pourtant, j’aimais bien l’autre. Çà faisait variété. N’as-tu pas aussi enseigné le piano ? J’aime qu’on fasse tout très bien (tu ris !). Ou peut-être tu ne ris pas du tout, mon beau sourire blond. Tu dois bien rire, mais tristement, de mes conseils financiers. C’est encore un bonheur que tu tiennes un métier passable dans ce bouleversement, où tant de gens ont perdu ce qu’ils avaient. Les gens des USA ne peuvent pas rester tranquilles ; il faut qu’ils jouent ; tout leur est occasion, et le dollar danse selon les prévisions mais aussi contre toutes les prévisions… J’aime que tu fasses ton métier bien, et j’étais sûr que tu gouvernerais ta petite perruche. Cela me rappelle des élèves en préceptorat, qui n’étaient pas de premier choix. Et tout çà je te l’écris devant la mer que je vois au loin ; et je viens de voler une rose rouge presque finie, avec la délicieuse idée que tu mangeras ces quelques pétales, quoique tu me répètes que je ne le mérite pas. Je ne l’ai jamais mérité, mais je suis toujours le même, bien ou mal, et ma terrible écriture signifie toujours les mêmes choses, dont tu t’arrangeais si bien ; c’est plutôt le côté bon et doux de mon caractère qui a tout gâté, par une suite de concessions. Mais qu’y puis-je. Je puis être violent, mais je ne sais pas être féroce avec suite. J’en conviens. Mais on est comme on est. On dépend des événements. Mais je reviens toujours à ta grande lettre ; je ne crois pas du tout que çà change et je te dis : attends pour savoir. Bien ennuyeux tout çà. Mais rien n’est ennuyeux. Je retourne à mes *Dieux.* Le travail guérit de trop de mélancolie. Sache que je t’adore et prends mon baiser le plus fou et le plus amoureux – Ton ALAIN et ton Dick.

Dis-moi comment tu t’habilles. Je t’adore.

# 17 août 1933

NAF 14234/254 (443)



Le Pouldu 17 août 1933.

Ma chérie, j’ai ta lettre sans date par *Europa*. Je ne sais plus les bateaux. Je travaille chaque jour la matinée jusqu’au facteur. Je t’assure que c’est comme une évasion. Le reste n’est que souci et ennui. Quel bel Océan hier ! Mais comme c’est désolé. Je m’occupe d’abord des questions précises. J’ai reçu de Levasseur, il y a déjà une quinzaine un chèque de 560 frs. Environ, que j’ai envoyé à l’AK, mais je n’ai pas encore le reçu que je leur avais demandé. Je comptais te l’envoyer. Cette vie loin de tout est assommante. Je pourrais leur écrire et savoir l’état de ton compte. Fais attention que je ne peux pas signer pour toi à la Banque Américaine. Pour ce qui est de Jeanne le besoin d’argent immédiat ne se monterait pas bien haut. Mais voudra-t-elle compter sur moi. Je ne sais trop. Il n’est pas facile de la changer. Et d’après une lettre d’elle au moment de ton départ je vois qu’elle m’en rend tout à fait responsable. Comment pourrait-elle comprendre. Je vais réfléchir au moyen de lui écrire, c’est-à-dire aux raisons à trouver. Ce n’est pas facile. Je vois que tes affaires se compliquent, comme tu prévoyais bien. La vie devient très difficile pour les artistes, s’ils n’ont pas quelque ressource indépendante. Et c’était à tes yeux la plus forte raison d’aller gagner de l’argent tout de suite. Car comment aurions-nous fait ? Ces causes-là sont tout ; on ne peut y échapper. Tu serais plus juste en pensant surtout à cela. Pour les *Annales* ce n’est pas grave, et je ne pense plus à ce que tu m’en as dit ; j’ai brûlé ta lettre pour ne pas ressasser ; mais j’y ai répondu. Tu ne peux pas juger bien dans cet exil affreux et encore dans un métier qui a de dures servitudes. Ainsi je comprends très bien pourquoi tu ne conduis pas l’auto. Tout cela, et le souvenir d’une querelle absurde ! C’est bien fini avec les pianistes. Et d’ailleurs tout devait t’irriter, même cette conférence aux harengs… Rien ne pouvait marcher devant la perspective d’un départ si brutal, et imposé par les circonstances. Moi-même j’en étais un peu égaré, m’imaginant des choses, et un autre genre de servitude ; car je sais très bien qu’un moment de fantaisie entraîne pour toujours un homme, et une femme encore plus. J’arrête tout net l’imagination ; ce qu’on imaginerait n’est jamais vrai. Mais enfin il y a quelqu’un quelque part. « Ne me force pas à dire ce que je ne veux pas dire… » Je n’ai pas oublié cette phrase terrible ; et je sais très bien que la moindre parcelle de confidence vraie me remettrait dans l’état où je fus. Tout cela est idiot je le sais, mais revenait plus d’une fois dans les temps où je te voyais irritée. Toutes ces choses sont incompréhensibles pour tous. Tu dis que je pose la question. Mais toi tu m’as offert jadis ton amitié ! C’était plus que poser la question. Je n’ai pas de peine à oublier tout cela, parce que je t’aime. Et c’est même une grande preuve. Et toi aussi tu me l’as donnée cent fois et encore maintenant. Mais ce n’est pas parfait. Il se peut aussi que je vieillisse. Nul n’y échappe. Mais il y a deux minutes je me sentais encore tout jeune et capable de tout. Je reviens aux choses réelles. La situation de Jeanne, je n’ai eu qu’une occasion et médiocre ; je te l’ai dit. Pour l’administration des lycées, tu ne m’en avais pas encore parlé, et je vais perdre justement toute importance ; car on est promptement remplacé et oublié. Mais j’y penserai en octobre. Il faut toujours ajourner, par cet étrange exil ici. Les gens vous suppriment tranquillement deux mois d’existence. Aussi je ne pense qu’à fuir d’ici. Tâche de comprendre aussi la ruse de femme qui croit que tu es à Paris et qui s’arrange pour supprimer le plus possible les communications. Hier, sur une remarque (La rue de Rennes me plaît…)on a répondu : « Oui je sais : la rue de Rennes et ses habitantes… ». J’ai failli montrer ta lettre et le timbre ; mais on ne peut rien faire devant une femme évidemment malade (qui peut-être en joue, mais c’est tout de même réel). Fais-toi un peu l’idée de cet esclavage, et ne dis pas que je suis heureux. Heureux de travailler, oui, et le livre sur *les* *Dieux* va bien. Par ailleurs je lis *Faust*. Mais je n’ai pas encore la NRF. Je suppose qu’elle suivra, mais on ne sait jamais pour les imprimés. Ma lettre se trouvera retardée comme la tienne. J’attends. C’est que je travaille plus, et plus lentement. Ce n’est plus l’inspiration bouillante des *Entretiens au bord de la mer*; il y a plus de sérénité, plus de réflexion. C’est sans doute aussi un effet de l’âge. Ce n’est pas encore grave, et je me porte très bien. Rien ne se fatigue, et même les yeux se sont beaucoup reposés. J’évite de lire le journal et autres babioles. Ici le temps gris de Bretagne, avec éclaircies, et temps assez frais. Hier je me suis mouillé plus haut que les chevilles, sans aucun inconvénient. Mais quelle affreuse monotonie s’il n’y avait pas le travail. Maintenant il faut que je me mette à l’article obligé du jeudi (et dimanche) qui est un peu en dehors. S’il me reste un petit bout de temps… À toi mes pensées.

Une heure et demie plus tard. Juste le temps d’un baiser et d’un regard. Mais ne disons pas de bêtises. Je vais écrire à Jeanne, je vois à peu près comme je dois m’y prendre ; ce sera pour demain. Pense que je suis paralysé et exilé ici, et nullement content ; souvent hargneux, toujours mélancolique. Il faut payer tout, le bonheur et les maladresses. Si seulement tu peux arriver à sauver ta famille ; je sais ce que c’est ; il faut recommencer encore et encore. Et il faut le faire ; cela ne se discute pas. Alors je te plains, et je voudrais t’aider et du moins je t’aime et de plus je t’admire, ce qui est bien doux pour nous deux. Sens-moi près de toi, rien que tendresse profonde sans raisonnement, et toujours la même. Je la sens au bout de ma plume. Sens-la sur ces roses et dans nos souvenirs. Un long baiser d’amoureux. Je t’adore. Ton ALAIN et ton Dick.

# 24 août 1933

NAF 14234/256 (447)

Le Pouldu 24 août 1933.

Ma chérie ce sont des temps terribles ; quoiqu’ici surtout le matin il fasse froid comme en octobre. J’ai eu ta lettre de menaces ; je peux bien la nommer ainsi ; et c’est d’ailleurs une preuve d’amour. Ne crois pas que j’aie fait du noir là-dessus. Au contraire depuis que je l’ai lue je suis presque de charmante humeur. Je fais des projets. Pour un peu je serais parti à Paris revoir ma chère rue de Rennes. Mais quoi y faire ? il n’en est pas moins vrai que l’annonce de ton retour m’a redonné du sang. D’abord tu sais le danger m’est sain ; j’y vis comme le poisson dans l’eau ; au lieu que cette vie bourgeoise me dégoûte. Mais tout cela est à côté. Ce qui me fait rire c’est l’idée que j’aurais besoin d’être forcé pour aller vers toi ! Comme juste vue, cela n’est pas mal. Mais forcément tu es exaspérée par tout cela, par cette famille qui va te presser comme un citron, par cet exil, par ce métier. Alors tu te fais tes griffes sur ton Dick, ce qui est très normal et absolument permis. Prépare tes armes ; il n’y a pas de risque ; j’irai bien tout seul vers ton baiser. Pas de guerre quand on est d’accord. Et quand aux concessions n’exagère pas. Je garde ma rue de Rennes et ma liberté relative ; il n’en sera pas diminué un brin ; ce serait plutôt le contraire. ET comme tu pourras constater tout cela ; il ne s’agit que d’avoir patience en attendant le beau navire. Et en attendant tu as le droit de m’injurier (avec baisers naturellement).

J’envoie par le même courrier un mandat de 3000 frs. à Jeanne, sur sa demande en réponse à ma lettre. Sa lettre est courte et simple et très noble ; mais j’ai bien fait tout de même d’écrire et d’offrir mes servies (qui vont hélas ! diminuant de grandeur). Au fond il n’y a que les actes qui prouvent quelque chose, et on fait ce qu’on peut. Qu’elle ne se tourmente pas pour le remboursement. Mais je me propose comme son banquier, pour la mettre à l’aise. Quant au chèque de toi dont tu me parlais dans une autre lettre, elle peut toujours le toucher en mettant la somme à ton compte (il suffit que je signe pour toi le chèque, au-dessous de sa signature) ; et puis je ferai pour Jeanne à la rentrée un chèque à vue par procuration sur ton compte. Voilà les affaires arrangées, et toi une fois de plus ruinée. Ce n’est certes pas la dernière ; et tu verserais de l’eau dans un puits que ce serait la même chose. Ces Plan-Son me ramènent toujours à la question juive (Plan-Son comme Meyer-Son comme Berg-Son etc.). Et il est dans l’ordre que nous nourrissions ces gens extrêmement habiles, aussi bien quand ils se ruinent. Paul n’est qu’un instrument, même quand il fait de la critique. Et moi de plus en plus je me désintéresse de ces pillards de la littérature, qui ne savent même pas piller ; Mon souci s’arrête à toi et à Jeanne, braves chevaux de fiacre ! Honorables chevaux de travail. Si j’ai de l’humeur quelquefois, il faut me pardonner ; je voyais tellement clair d’avance, et j’ai si bien su qu’on ne vous a élevées que pour attirer les subventions pendant etc. Tâche seulement de ne pas te laisser régler les pensées aussi aisément que ton carnet de chèques. Mais encore une fois je te dis tu reviendras au sujet de ton Dick. Bienvenue tu seras. On mangera chez le bistrot et tu porteras ta boîte à lait. Ce destin en vaut bien un autre. Je m’oriente vers la pauvreté ; je ne sais pourquoi. Ce temps froid, peut-être ; aussi le pressentiment d’une crise de nos finances publiques, qui va se connaître à la rentrée (ou chute du franc, ou diminution des retraites et des pensions). J’en prends mon parti. Même en me supposant diminué de moitié j’aurais encore du pain. Je ne compte pas beaucoup sur la littérature. Ma mauvaise tête travaille à l’envers ; je n’ai pas du tout envie de gagner de l’argent pour ces absurdes hôteliers et choses de ce genre. Pas du tout domestique. Ainsi le roman à 30000 est dans le lac ; plus j’y pense, plus je suis assuré de ne pas l’écrire. Mondor sera fâché. Dans le lac, les protecteurs ! Dans le lac Jacob et Siméon. Je pense très sérieusement à lâcher les conférences de Sévigné, , en traitant très mal la sous-patronne, j’espère qu’elle finira par se fâcher. Par le même chemin je lâcherais bien aussi la cousine Yvonne, au fond la plus propre ; mais on se trouve encore ici en rivalité ; c’est ce que je ne veux pas. Alors tu vois, les billets fichent le camp. Et rien ne dit que je ne ficherai pas le camp aussi ; car en somme mon lien c’était le métier ; j’étais obligé d’avoir une adresse, de me montrer à des heures fixes etc. Mais maintenant je puis n’avoir d’autre lien que la nécessité de venir chaque trimestre à un bureau de poste que je puis choisir, à une date que je puis choisir aussi. Les lettres resteraient rue de Rennes. Toi seule saurais en quel coin je me cacherais. Et je continuerais ce que je fais en ce moment sur *Les dieux*, de maigre rapport, mais travail d’agrément et que je trouve beau. Naturellement ce sont des rêves ; mais c’est la première fois de ma vie que je suis en mesure de réaliser un rêve. Dans la pauvreté, naturellement. Il est juste de dire aussi que je serais oublié aussitôt, ce qui n’arrangerait pas mes finances. Du pain, c’est tout ce qu’il faut (et du tabac pour rêver). Morgat est un rêve. Cette maison chérie risque bien d’être dévorée aussi. Quant à toi tu as un métier dur, mais sûr en ce sens que peu de gens sont capables de le faire bien. Et si tu viens en France tous les ans aux frais de tes patrons, c’est encore mieux que ce que tu rêvais à ton premier départ, quand tu croyais courir après les dollars (mais ce n’était point ton affaire et dans tous les cas tu n’en aurais pas gardé un seul). En réalité tu étais poussée par ton cœur tumultueux et par le malheur d’avoir rencontré un poète inconnu qui vivait en sauvage et n’avait pas pour deux sous de sérieux. L’amour est le seul plomb des poètes. C’est par là qu’ils marchent encore un peu sur la terre. La peinture ne va guère ; en ce moment je me trompe plus que jamais sur la mer ; mais les prés et les arbres me conviennent mieux. J’arrive aux difficultés. Tout cela est assez mélancolique, et cela se voit. Mais tant pis. Le piano de l’hôtel est plus que mauvais. Je pense au cher piano de ma solitude, et à cette farouche demeure de la rue de Rennes, où la civilisation n’a pas pu entrer. Je ne changerai point ; tu as beau taper sur moi comme une sourde, bah ! je me secoue et je t’aime, et j’allume une pipe. Je serai toujours trop facile à consoler, c’est mon défaut. Mais je remercie ce défaut, puisqu’il m’a empêché de tout casser aux jours tragiques où tu as piqué le taureau jusqu’au sang. Mais nulle rancune à l’amour, qui est le dieu des dieux. Je t’adore et me plonge dans un baiser marin sur ta bouche. Ton ALAIN et ton Dick.

# 30 août 1933

NAF 14234/258 (450)



Le Pouldu le 30 août 1933.

Ma chérie que j’aime, j’ai reçu ta lettre du 17 août par *Île de France*; elle est ravissante. Et penses-tu que je ne comprenne pas bien ? Je vois clair dans ton amour ; j’en suis heureux. Je voudrais avoir des roses pour toi manger (comme disent les Nègres). Je trouverai bien quelque chose de végétal et de parfumé.

Je suis en retard. Je t’aurais câblé du reste après ta courte lettre d’avant, si adorable aussi. Mais tu es à Manchester, je n’y ai pas ton adresse ; et je crois me rappeler (de tant d’épreuves) qu’on ne fait pas suivre les câbles. Je regrette bien. Tu devras prendre tes précautions pour l’avenir. Je reprends. Je suis en retard parce que j’ai été fatigué par une belle indigestion, dont je me suis débarrassé avec une vigueur qui m’a fait penser à toi. Mais j’étais comme quelqu’un qui a reçu une volée de coups de bâton ; et je ne voulais pas interrompre mon travail, qui s’est trouvé seulement ralenti. Je me disais : « Je suis vache ! ». C’était mon refrain. Maintenant tout est en ordre et je surveille la nourriture que servent les empoisonneurs, crabe pourri et autres choses. Sois tranquille là-dessus.

Sois tranquille aussi sur l’esclavage. Il est toujours le même, ni plus ni moins ; plutôt moins. Il y a des moments où il est si clair que cette vie me pèse, que je serais à Paris maintenant si je l’avais voulu. Mais à quoi bon ? Et pour quoi faire ? Naturellement les années de ton exil m’ont donné beaucoup d’inertie. Ici ou là c’était toujours pareil. Mais l’énergie est toujours la même. Je ne sais pourquoi je t’ai écrit là-dessus des choses un peu découragées ; c’est que tu m’avais secoué un peu fort ; et tu sais à 5000 km ces choses-là rendent stupide. Je n’aime pas qu’on me dise que je cède aux gens ou au monde, parce que je sais que çà n’est pas vrai. Quand j’ai écrit pour la pianiste, c’était la suite d’un enthousiasme réel et ce n’était nullement pour faire plaisir. Et c’est très réellement que j’aime mieux parler aux *Annales* qu’en Sorbonne, parce que je n'ai alors rien à céder à personne, ni aucun semblant de sollicitation à faire. Tu dois bien penser que si je voulais il y a longtemps que j’aurais lâché mon petit canard pour quelque chose de plus profitable etc. Et quand tu me verras lâcher ma caverne de la rue de Rennes, tu pourras parler. Mais tout çà tu le sais bien, sans quoi tu me mépriserais. Seulement tu t’emballes et c’est bien naturel, étant tombée dans une situation qui à vrai dire est honorable et sûre, mais qui t’enlève aussi toute liberté ; et à qui peux-tu crier, chérie, si ce n'est à moi, qui peux passer pour être responsable de tout çà. Quoique, entre nous, si tu n’avais pas fait une belle folie, tu connaîtrais tout autant d’embêtements, avoue-le. Mais je ne te demande pas d’être tout à fait juste. Non. Je ne te demande rien du tout ; je n’ai jamais eu envie de te demander qu’une chose, c’était de ne pas partir la première fois ; et je ne suis même pas sûr que tu me l’aurais accordée ; mais ce simple doute me travaille souvent. SI pourtant j’avais obtenu cela ? Quel changement ! Quels jours heureux tout de suite ; et les embêtements de crise des affaires n’auraient toujours pas été pires. Mais ce qui est fait est fait et à quoi bon regretter ? Ce que je regrette de tout mon cœur c’est cette aigreur qui s’est mise dans nos entretiens au dernier voyage ; et avoue que la diabolique Gilda a fait là bien du mal, peut-être sans intention. – Je vois encore aussi tes yeux de la conférence, charmants et terribles. Tu n’avais rien à faire là. Je suis comédien pour gagner ma vie ; ce n’est pas un crime. Si tu avais vu les cours de Sévigné ! Elles m’adoraient toutes ; mais il n’en a rien été ; j’avais autre chose à penser, et mon bonheur du 146 si bien caché. Le monde est toujours dangereux ; l’amour n’y peut point vivre. Et je n’aime pas beaucoup (pas plus que toi) que tu vives au 109 ; car il y règne une vieille ruse et un esprit de vengeance (d’ailleurs bien naturels, car tu as vaincu sans combat aucun). Tout çà s’arrangera. Tu ne peux échapper à la nécessité de payer, tu es ainsi bâtie ; mais pour le reste tu sauras t’échapper. Et moi je me garderai des pianistes. Une expérience suffit. Tu ne penses tout de même pas que j’aie eu l’ombre d’une inclination pour une femme mal bâtie, mais qui, pour moi, joue parfaitement bien ; et ce n’est pas une si grosse affaire ; le métier d’interprète est toujours secondaire ; vois Liszt, qu’est-ce que c’est à côté de Wagner ? C’est comme si tu me comparais à Soudais. Mais je sais que tu ne me compares à rien, et là tu as raison et tu ne feras jamais de faute. Çà je le sais dans ton cœur et dans ta tête. Têche de te consoler un petit peu par l’espoir du retour. Je ne vois pas du tout pourquoi tu serais jalouse ; il n’y a point d’amour dans mon cas et il n’y en eut jamais. C’est une chose qui te serait évidente si tu savais tout. Mais les confidences ne seraient pas convenables. Il y a en revanche amitié réelle et dévouement. Sans cela à quoi je ressemblerais ? Je me fais plus de reproches pour elle que pour toi. Car toi !! Enfin çà suffit. Car je t’adore. Mais on doute toujours un peu quand on n’aime. Cette passion n’est jamais tranquille, encore moins à 5000 kilomètres ! Sur ta vive colère, je t’ai écrit des choses tout à fait sans colère, et plutôt gaies, il me semble. Ce fut peut-être de l’huile sur le feu. Mais quoi ? Nous courons l’aventure, comme tous. Et d’ailleurs il n’arrivera rien de mal à moi par toi, çà c’est certain comme la lune et l’océan. Douce lune, presque ronde ! Je pense que tu la vois, et notre Vénus aussi se couchant. Je t’adore, je t’envoie le plus amoureux et le plus fou des baisers.

À toi *loin comme près.*

Ton ALAIN et ton Dick.

# 7 septembre 1933

NAF 14234/261 (453)

Le Pouldu 7 septembre 1933.

Chérie il pleut, il pleut. Je suis toujours un peu fatigué, d’autant que je me presse pour cet ouvrage comme si le temps allait me manquer, alors qu’au contraire j’aurai des loisirs plus larges. Mais tous ces temps ne sont pas gais. Il me semble que tout va de travers. J’ai eu fort promptement ton câble de Manchester ; il était comme je pouvais le souhaiter et je regrette bien de n’avoir pu y répondre par *Commercial*; mais je n’ai pas ton adresse à Manchester, et, comme je te l’ai dit, je crois que les câbles ne suivent pas. Le tien a été expédié par une compagnie que je ne connais pas, et je ne sais pas du tout comment il a été réexpédié de *Littré* ici. C’est donc qu’il était adressé à Paris et c’est sans doute ma concierge qui a fait cela. Mais d’ordinaire tes câbles arrivent de Londres comme lettre fermée, ils suivent ici et cela va tout seul (avec un jour de retard). Mais pour ton dernier câble, il a dû arriver à Paris comme dépêche ordinaire et a été réexpédié ici par dépêche bleue, c’est-à-dire téléphoné de Clohars et apporté par un gamin. C’est très mauvais ; car tout le monde ouvre une dépêche bleue et tu vois d’ici les complications. Comme tu t’es toujours appliquée si affectueusement à les éviter, je te dis la chose. Il vaut mieux que les incidents comme les coups de téléphone de Gilda ne se produisent plus. Je suis sans force contre ce genre de malheurs, et j’ai horreur de faire payer mes imprudences à ceux qui n’y sont pour rien. Nous disions cela autrefois ; et malgré une ou deux lettres un peu vives, je pense qu’au fond tu es toujours dans les mêmes sentiments. Le jour où je ne pourrais plus me fier à toi que me resterait-il ? C’est toi-même qui l’as écrit et c’est profondément vrai. Je sais que Jeanne a reçu les 3000 frs. Tout peut aller jusqu’à mon retour. Mais l’avenir n’en est pas moins assez inquiétant, pour toi et donc pour moi. Car je connais par mon expérience d’autrefois ce que c’est qu’une maison qui dégringole sous les dettes ; on n’en finit pas. Et naturellement tu peux compter sur moi ; mais je ne me vois pas riche. L’affaire du roman pharmaceutique est définitivement enterrée ; je ne pouvais pas faire autrement ; mais si je m’engage dans cette voie, et si, comme il est probable, traitements et pensions sont encore plus fortement diminués, j’aurai le pain et la soupe, mais pas beaucoup de marge. Heureux encore je suis que tu aies un métier stable. Enfin tout cela est assez sombre. Mais ne va pas croire que je me sente malade. Nullement. Les yeux un peu fatigués et le caractère un peu irritable. Il n’y a que le travail qui me sauve et il va bien. La peinture va mal ; j’apprends un peu, mais je barbotte, je m’égare ; ce n’est pas mon affaire. Je regarde l’horizon, je pense et je ne suis pas content de moi ; voilà le plus clair de la peinture. De toute façon le temps à venir est court ; on n’y peut rien. Et l’âge galope, on n’y peut rien. C’est aussi inévitable que les saisons et j’ai peut-être usé beaucoup mon pouvoir de sentir. Le courage s’use peut-être dans le temps où on en aurait le plus besoin. Mais il y a encore de la ressource. Naturellement l’horizon politique est assez noir et cela complique tout, car tout le monde va avoir du mal à vivre. Petit mal, et je le crois ; il nous faut peu pour être heureux. Mais gardons que les petits ennuis nous donnent de l’humeur. C’est pourquoi ton câble a été bien bon… Merci à tes mains que je baise. Pardonne si je m’arrête ; il faut que je retourne à mon travail mais prends mon long baiser et crois en ton homme à toi loin comme près qui t’adore. Ton ALAIN et ton Dick.

# 12 septembre 1933

NAF 14234/262 (456)

Le Pouldu, 12 septembre 1933

Ma chérie je n’ai pas de lettre depuis ton câble, mais je ne veux pas te faire attendre. Les jours passent et je travaille comme un idiot, comme si j’étais pressé, comme si hors de ce lieu, qui est maintenant désert, je ne pouvais pas travailler. Je ne sais plus bien où nous en sommes de nos étranges discussions ; tu penses bien que toutes les lettres désagréables ont été brûlées. Tout cela est tellement à côté. Pourquoi diable voudrais-tu me forcer à t’aimer ? C’est une chose qui va toute seule ; et tu verras bien. Mais quoi forcer ? qui peut-on forcer ? Le sentiment échappe tout à fait à la contrainte. D’ailleurs la malade que j’accompagne ici n’est pour rien du tout dans cela ; je te l’ai écrit vingt fois. Tu n’as pas à exiger, tu n’as qu’à demander ; et pas même ; les choses seront naturelles comme elles étaient. Pour moi je souhaite de n’avoir jamais à faire de peine. Mais hélas toute la peine possible est déjà faite, et tes accès d’humeur à ce sujet me paraissent juste aussi raisonnables que ceux qui ont eu pour cause la pianiste ; car cela je ne l’ai pas compris et je ne le comprends pas encore. Mais enfin il arrive à tout le monde de se tromper. Et si quelqu’un a le droit de me contrarier dans mes mouvements naturels, c’est toi certainement, cher petit diable qui es devenue un peu trop sérieuse par les malheurs de l’exil. Moi je vis ici dans le brouillard, de toutes les façons ; je ne pense pas à l’avenir ni à mes nouvelles occupations ; je ne pense qu’au livre qui marche à grande vitesse, et qui pourrait être fini ici ; mais cette idée me paraît folle. Je ne crois pas que çà puisse marcher ainsi sans accroc ; en attendant je galope. Et ce n’est pas une affaire d’argent ; c’est peu de chose pour un livre de ce genre-là. L’affaire Mondor est dans le lac ; il n’a pas répondu ; il sera fâché, c’est son droit ; mais il a eu l’imprudence aussi de vouloir m’aiguiller si peu que ce fût ; çà ne marche jamais, quoi que tu en dises, et tout le monde est au régime de la terreur, comme ce fut toujours. Il n’y a que toi, naturellement, qui puisses te permettre une remarque (et même tu vas fort quelquefois). Mais comme je disais un terrible matin çà ne change pas les sentiments. Tu as bien tort de te soucier de quelques boutades ; tu ferais bien mieux d’en rire. Mais je conviens aussi que la situation n’est pas gaie ; tu vas te trouver dépouillée à mesure que tu gagnes ; j’aimerais mieux ne pas penser à cela ; il y a des tas de pensées aigres de ce côté-là (ta famille) que j’aime mieux écarter. J’ai bien de la chance, diras-tu, de pouvoir les écarter par le travail. Ma foi oui, j’ai bien de la chance. L’âge suffirait à rendre triste, mais je ne regarde pas non plus par là. Assez là-dessus. Pardonne-moi de courir à mes rêveries si bien ordonnées. La peinture ne va guère ; j’apprends, mais ce n’est pas beau, et tant pis. La Bretagne est belle dans ses brumes ; j’imagine Morgat en ce temps-ci ; c’est sans doute bien plus beau, mais non pas plus beau que ce jour de printemps… En pensant à cela je me sens tout neuf. Et je sais si bien que tu redeviendrais toute insouciante, rien que bonheur et sourire. Le brouillard t’irait bien. Tout est frais et un peu mouillé. Nulle trace de douleurs. Il n’y a que les yeux qu’il faut ménager. Sache que ton Dick est toujours pareil ; toutes ses glaces fondraient à ton sourire que j’adore. À toi dans un long baiser bien fou, ton ALAIN et ton Dick.

# 15 septembre 1933

NAF 14234/263 (458)

Le 15 septembre 1933. Ma chérie toute en blanc, avec ton grand chapeau (je te vois si bien !) j’ai reçu en même temps deux lettres, la dernière par *Europa* (*Special delivery*). Je ne sais comment la première s’est trouvée retardée. D’ailleurs toutes les deux sublimes et douces à mon cœur. Je ne dirai même pas que je te retrouve ; car même dans tes lettres violentes tu es toujours la même, et je ne me trompe jamais là-dessus. Tu es seulement assommante quand tu parles d’*Annales* et autres choses payées ; c’est que tu t’imagines que je change et que j’ai moins de fermeté. Or ce n’est pas en question. Je refuse de l’argent tous les jours ; je me rends bien compte que ce n’est pas raisonnable ; mais je ne m’intéresse absolument qu’aux *Dieux*. Tu les juges bien ; tu ne te trompes pas. Tu ne t’es pas trompée non plus au *Propos* de la NRF ; tu es la seule… Mais les autres y viendront. Il est parfaitement vrai que je me fiche d’eux. Je t’ai écrit des lettres courtes ; mais ma chérie adorée, il le faut. Pense que chaque matin j’écris un chapitre sauf les jours de *Propos*; et je me rends compte que si je ralentis, si j’arrête, si je me fatigue, le cours de l’ouvrage sera rompu ; c’est ce qu’il ne faut pas. Pourquoi il ne le faut pas ? Je serais bien embarrassé de le dire. Car ce n’est pas une question d’argent. Et d’ailleurs ces questions je n’y pense plus. Les impôts m’ont un peu vidé, sans aller jusqu’à me gêner. Naturellement j’ai été bien heureux de rendre service à Jeanne, et il n’est pas question qu’elle me rende. Qu’importe ? Il me faut très peu. Du moins je le crois et je ne me rends pas compte du tout de mon nouveau genre de vie après le 1er octobre. Oui je vois très bien le pot au lait. Cette pensée m’attendrit toujours, et ce petit bout du Boulevard Montparnasse me sera toujours cher. Je me connais en sentiments vrais. Tu peux être tranquille, orageuse fille. Je reste ici plus longtemps à cause du livre. Un jour passe après l’autre. Je profite de cette bonne veine ; tout est vide et tranquille ici ; c’est un temps doux et brumeux. Enfin c’est la Bretagne. Comme distraction j’ai relu *Beatrix*. Et maintenant ce sont les *Confessions* de Jean-Jacques ; toujours avec modération. Et puis je cours la campagne avec ma boîte à couleurs ; c’est l’époque où la peinture revient un peu ; ensuite je la perds. En tout cela les pensées galopent, et tu m’apparais dans les chemins creux comme une héroïne du temps des *Chouans*. Rien n’est médiocre dans ce que je pense de toi ; et les petites piques s’oublieront. Il est clair qu’il ne fait pas bon à tirer le pirate par la moustache, et non plus à défier l’héroïne. Mais comme je te l’ai dit et écrit, cela ne change pas les sentiments. Et quant à ma liberté, elle est toujours la même, et la situation est toujours la même ; car mes vrais sentiments sont très bien connus. J’évite les tempêtes, et bien aisément, car il n’y en a point par là ; ce n’est que trop tranquille. Mais c’est comme çà. Quand tu me parles de décembre et de la grande porte cochère je m’effondre ; ce fut une mauvaise chance comme il y en a dans une ville de taxis. Et tant pis pour moi si je me suis fait gronder. Mais toi, tu étais sans faute, et je ne m’en console pas. Mais au diable ces pensées tristes. Il me semble que cette délicieuse réconciliation supprime la distance. Et il y a aussi le bonheur d’écrire, qui n’est pas petit, quoique je danse sur la corde raide. Donc je ne suis ni sombre ni très mélancolique ; je vis une heure après l’autre ; et tu comprends ton poète. Là-dessus pas l’ombre d’un doute, et cela est bon, même pour les pensées. Donc ne te fais pas de chagrin, et pioche de ton côté. Je ne sais quels événements politiques viendront ; j’aimerais que le livre soit bientôt à l’impression ; mais la corde est bien tendue ! Je viens d’aller chercher une rose à demi fanée. Prends-y les baisers et l’amour passionné de ton grand diable qui t’adore. À ta bouche un long baiser bien fou… Ton ALAIN et ton Dick.

# 24 septembre 1933

NAF 14234/25 (462)

Le Pouldu, 24 septembre 1933.

Ma chérie j’ai ta lettre si bonne et si douce à mon cœur. J’y réponds, toujours en vitesse, car j’aperçois la fin de mon livre ; je me défends d’aller trop vite ; je ne veux pas partir avant le mot FIN et les jours glissent ; l’automne est venu. Les matins sont frais ici comme là-bas. Je rêve ; j’ai salué hier la lune nouvelle. J’ai envoyé une tendre pensée lunaire ; je sais bien que tu la regardes. Mais tu me le dis, c’est encore mieux. C’est toujours la lune de Ciry ; et Vénus du soir est toujours la même. Quand je pense à notre belle histoire je crois rêver. C’est donc vrai que tu fus si près et que tu es si loin. Ce qui est certain c’est que nos drames n’ont rien changé aux sentiments… J’ai hâte de retrouver ma liberté parisienne. Pour n’en rien faire ! Mais il n’importe ! pouvoir revenir seul de la brasserie, dire toutes mes pensées à Saint-Germain des Près etc. Tout cela est très doux, plus doux qu’autrefois. Pourquoi ? Parce que ton départ a été cette fois plus que jamais forcé par des circonstances auxquelles nous ne pouvons rien. C’est comme la guerre, un peu moins pire tout de même. Le premier départ est oublié, tu le sais bien. Je ne retiens guère les mauvais moments. Je reviens toujours aux chers souvenirs, à la brasserie, au théâtre (le Tourteau…), au cher petit nid d’amour, à Morgat. Maintenant la vie me semble grise, indifférente. Je n’y vois pour l’instant qu’une suite d’écrits, de pipes, de peinture, et des soucis pour la malade, qui reviennent toujours pareils on ne sait pourquoi. C’est réellement très capricieux, et l’âge marque terriblement. Mais j’ai le pouvoir de ne guère penser à ces choses, dès qu’elles me laissent tranquille. Pour moi je suis bien, sans douleur, dormant bien et même je ne sentirais jamais la fatigue sans les yeux qu’il faut ménager ; et d’ailleurs la peinture les repose très bien. C’est l’écriture qui fatigue (un livre de 400 pages c’est une affaire). Autrement çà va ; et je suis toujours pareil (du moins je le crois) et certainement plus leste, et pas du tout obèse. Le zona ne fait plus que chauffer un peu de temps en temps ;cela diminue régulièrement. Maintenant je commence à être repris par la vie ordinaire, car mon ministre m’a encore cité dans un article de *L’Illustration* et cela m’a rappelé ses projets, et autres choses embêtantes, démarches au ministère etc. Je n’y pensais plus. Il cite une machine sans importance « d’Alain, dont je ne me lasserai pas de citer et de commenter les *Propos sur l’Éducation ».* Cela n’est pas si agréable, car il s’agit des droits des instituteurs (Patrie, grève, etc.) et il n’est pas agréable d’être mêlé à ces questions terriblement compliquées. Mais bah ! Il y aura encore de bonnes choses à dire. Mais je nage et barbotte dans ces problèmes, d’ailleurs ennuyeux. Tu vois cela. Et d’ailleurs tu comprends tout. Et moi je vois enfin ce que tu fais et comment. C’est du sport ! Tu joues la difficulté et tu gagnes ; tu es ma précieuse pouliche, et je flatte ta crinière. C’est très bien joué. Il est vrai que c’est toujours à recommencer (comme moi avec le capitaine). Ce n’est pas l’enfant qui est difficile, c’est la mère ! Je te quitte. Pardonne ! Je retourne à mes papiers (quelle masse !). Je t’adore. Trouverai-je un reste de rose ? Il y a eu tempête. Je t’adore ma tempête chérie bretonne aussi. Je te donne un grand baiser tout mouillé et salé. Tout mon cœur. À toi l’homme de la Républicaine ! Ton ALAIN et ton Dick.

# 2 octobre 1933

NAF 14234/268[[1]](#footnote-2) (471)

Ma chérie mon amour, c’est le 2 octobre [1933], le premier jour où je ne travaille plus de mon métier. Et je t’écris de la brasserie, dans notre petit coin derrière le paravent. Le patron a demandé de tes nouvelles. Enfin tout s’est passé comme au temps où j’étais si malheureux. Maintenant j’ai au moins une grande raison de l’être moins, car il n’y a plus le soupçon ni l’imagination ; il reste une profonde mélancolie mais qui n’est pas sans bonheur, surtout dans ce coin-ci. C’est une manière d’être avec toi (hélas ! 5000 kilomètres). Mais je veux te dire des choses précises. D’abord le petit accident de nourriture n’a eu aucune suite, et j’ai suivi le conseil que tu m’aurais donné, choisir et me méfier. Tout va très bien et je n’ai même pas trace de douleur. Aujourd’hui les hommes politiques, séance très intéressante qui m’a un peu abruti. C’est tout. Et pour comble de bonheur j’a trouvé en descendant ta lettre par l’*Europa* datée du 23 septembre et longue et tendre à souhait pour ton Dick. C’est s bien toi. Il y a encore un peu d’orage, comme au ciel breton. Quant au télégramme, je n'y pense plus. Oui il a été réexpédié de Paris avec une taxe à payer ; cela n’est rien ; mais c’était un télégramme bleu daté de Paris ; et je sais que c’est ma concierge qui l’a réexpédié ; donc c’était bien une enveloppe de télégramme. C’est à la poste qu’on l’a ouvert et retélégraphié. Il n’y a pas de remède dès que l’on sait d’après l’enveloppe que c’est un télégramme ; et cela prouve qu’ils ne viennent plus d’Angleterre comme lettres. Personne n’est coupable. Et pour me fier à toi comme à un roc, je suis un peu là ! Je te connais assez, et il n’arrivera rien du tout de fâcheux parce que je garde jalousement mes libertés. Je prétexte le travail, et c’est vrai. Le travail des vacances n’était que d’écrire, en me servant de la rédaction dactylographiée du cours, et d’ailleurs en changeant beaucoup. C’est forcé. Cela ira bientôt à l’impression. Je voulais finir d’un seul mouvement. Je suis content. 40 chapitres en 4 livres. Livre I Les contes. Livre II Pan (la religion agreste), livre III Jupiter (la religion urbaine), livre IV Christophore (Vincent d’Indy et Jean-Christophe). J’ai oublié les titres des chapitres ; mais ceux qui connaissent comme toi les *Propos* (il n’y en a pas beaucoup) devineront à peu près le contenu. Je m’interromps pour dîner. Naturellement je prends le Porto pour cette inauguration. Je t’adore.

Naturellement le patron m’a promis de me faire manger quelque petit perdreau. Hélas ce serait bien un perdreau tout entier, si tu revenais. Mais je vois que les chances sont faibles. Depuis le commencement de nos malheurs, nous sommes victimes de la crise, du franc, du dollar, et choses de ce genre qui écrasent les individus et décident de tout, excepté du cœur.

Je vois que tu as eu aussi un embêtement d’alimentation. Je sais que tu te soignes comme il faut. Tu ne te laisseras pas abattre par une indigestion. Il faut d’autres causes ! J’en dirai autant de moi. Présentement, comme je te disais, je suis très bien, naturellement très coloré par le soleil marin. La peinture a donné beaucoup de croûtes innommables, et deux ou trois études passables. J’apprends quelque chose, et je me repose de lire et d’écrire. Je ne demande pas plus à la peinture. J’ai retrouvé le cher piano, et çà n’allait pas si mal. Çà c’était ma vraie vocation ; mais, comme disait ma vieille amie, il vaut mieux écrire, car il y a assez de bonne musique, mais pas assez de bonne prose. C’est vrai. Je t’enverrai demain la NRF. Valéry a écrit une plaquette à tirage restreint sur l’art de dire les vers, où il loue Croiza magnifiquement. Si je ne peux le trouver pour te l’envoyer, je te copierai au moins la préface, qui est une lettre à Croiza. Il ne s’y est pas trompé. Je suppose que je le verrai un de ces jours au sujet de l’Université Méditerranéenne, qui ne va guère. J’attends que le ministre bouge ; il se contente de me citer dans plusieurs articles. Et moi je l’ai engueulé dans un seul article, mais bien. Tu trouveras cela dans le petit Canard de novembre (*Libres Propos*). Le résultat ? Sera nul probablement. Mais comme tu dis très bien, je n’ai besoin de personne. Ne t’inquiète pas des 3000 frs. Je verrai Jeanne, mais çà n’est pas pressé. Tu sais très bien que mes besoins sont limités. Je t’approuve en ce qui concerne ta famille. Il faut une limite. Je n’ai pas répondu à ce que tu disais dans ton autre lettre, des regrets de ton argent, de coin perdu où nous aurions pu nous cacher. Ce n’est qu’un rêve, comme tu dis, mais c’est un bien doux rêve. L’avenir est toujours inconnu. Ce matin je suis allé voir Madame Salomon qui vient d’être malade, et qui est fort amaigrie. Nous avions à convenir pour les conférences de Sévigné. Si elle ne pouvait reprendre, çà n’irait pas tout seul. Mais bah ! Je m’occuperai toujours. Et j’ai mon pain assuré, sauf des changements imprévisibles. La politique ne va pas mal, à cause du *Pacte à Quatre* qui empêche les mouvements d’humeur. Le ministre a lu et relu les *Propos sur l’Éducation*; il n’en sort plus. Cela prouve qu’on peut beaucoup, à condition de l’être rien ! Tu comprends cela. Tu comprends tout. Et n’attache pas d’importance aux choses un peu vives que tu me dis. À qui dirais-tu ce que tu penses ? Je n’ai nullement peur de toi. Cela serait absurde. Tu es cela même en quoi j’ai confiance, et *je* *sais* que rien de mal ne m’arrivera par toi. C’est l’élémentaire, et il faut partir de là. N’aie aucun doute à ce sujet, quant à mes sentiments. Je les exprime toujours de la même manière, mais je pense toujours ce que je dis. Petit diable blond que j’adore. Tu n'es pas facile à changer. C’est ce que j’aime en toi. Je m’y fie absolument. Aie du moins cette satisfaction. Ce n’est pas peu. Je n’ai plus de roses, mais prends mon baiser fou, sens-le, garde-le, mange-le. Toujours le même que j’étais rue Royale, et je tiendrai bon. À toi tout ton ALAIN et ton Dick.

# 13 octobre 1933

NAF 14234/266 (464)

13 octobre 33

Ma chérie, je n’ai pas encore de lettre de toi (depuis l’autre lundi). Je ne veux pas attendre et je t’écris à la hâte à midi pour ne pas manquer le courrier de demain. Lundi dernier je dînais avec Gontier venu à Paris avec sa femme et sa fille. Fatigant ; et ces jours-ci j’étais éreinté comme si je faisais mes classes. Je suppose que le travail de correction d’épreuves y était pour quelque chose. C’est surtout de la fatigue nerveuse, chose que je connais bien ; et il s’agit de se soigner sagement sans avoir recours aux médecins. Maintenant çà va très bien ; et j’ai tout loisir de me reposer. N’ayant aucune nouvelle du ministre ni de rien je vais aller voir ma sœur deux ou trois jours. Paissy est assez reposant, et le temps est encore très doux. Je t’ai écrit l’autre lundi de la brasserie. J’étais content (relativement). Maintenant je me demande pourquoi ta lettre a tardé. Je n’ai pas encore vu Jeanne ; et je ne veux pas trop me presser ; l’argent ne fait pas question et je ne me vois pas sur le point d’en avoir besoin. Il y a aussi Boudy qui m’occupe beaucoup ; et j’avais trop attendu. Ainsi je me soumets à l’épreuve d’entrer au 146 tous les deux jours. Cette idée m’a longtemps retardé. L’impression est pénible, surtout à voir la petite porte à glaces sous l’escalier.

Je tape un peu sur le cher piano, je mange bien. Je m’applique à dormir, et surtout à lire le moins possible. LA fatigue est surtout sensible sur les yeux mais tu connais amplement tout çà. Depuis pas mal d’années nous vivons une vie difficile et pleine d’émotions. Je m’en contente encore et je n’en souhaite pas la fin. Qui sait ? Si le dollar remonte…

Je finis ; ce n’est qu’une lettre pour faire attendre, et parce que j’ai déjà trop attendu. Je te donne de loin le plus long et le plus amoureux baiser de ton home à toi qui t’adore, ton ALAIN et ton Dick.

# 16 octobre 1933

NAF 14234/267 (468)

Lundi 16 octobre 1933.

Ma chérie je t’écris dans le train de Fismes qui m’emmène à Paissy. Tant de fois j’ai écrit de même. Et le plus triste, c’est que je n’ai toujours pas de lettre. Alors quoi ? Je fais les plus tristes suppositions. Mais si tu es malade et incapable d’écrire, ce n’est pas une raison pour te laisser sans lettres. D’ailleurs je n’espère pas beaucoup en l’avenir ces temps-ci, les premières entrevues parisiennes m’ayant fatigué à plat. C’est plutôt nerveux je crois, mais j’appelle cela avoir l’estomac blanc ! Je ne prends pas ces choses trop au sérieux, comme tu sais. Je regarde le bonheur passé et je me dis que je n’ai pas à me plaindre. Être vieux je le veux bien, mais je n’y tiens pas follement. Mais toi mon rayon d’or je t’adore.

Le nouveau ? Il y a eu une visite au ministre assez riche en événements. Il m’a proposé quatre choses dont j’ai accepté trois : 1° collaboration à son *Encyclopédie*. Je ferai le commencement des arts. 2° Université de Nice (Études Méditerranéennes). Je collaborerai avec Valéry qui dirige cela et est bien embarrassé. 3° Mission chez les Soviets. Refusé. 4° Conférences en petit nombre à Fontenay et Saint-Cloud. Je fais ce que je veux, pour 9000 frs.

Tout çà n’est pas la richesse. Tant pis. Comme tu dis, j’aurai toujours du pain. Ici tout est un peu à l’envers à cause d’Hitler (je ne crois pas que ce soit dangereux) et surtout à cause des mesures financières qui frapperont tout le monde. Il est très possible que le ministre saute à cette occasion. Basta !

Donc me voilà en route vers l’église et ce vallon, et les lointains brumeux, berceau des seuls poèmes que j’écrirai. Thème inépuisable de réflexions. Je serai de retour vendredi, et ma sœur viendra s’installer à Paris dans une pension d’Auteuil, à la fin du mois. Elle commence à redouter les longs voyages. On laisse passer le temps (il le faut bien) et il met son empreinte sur tout et sur tous. À nous de résister. Et je ne perds pas courage. Je rêve plus que je n’écris ; c’est qu’écrire me fatigue les yeux. Non qu’ils soient moins bons, par exemple pour peindre, mais ils se fatiguent vite à distance de lecture. Le train remue et cela ne m’aide pas. Mais qu’importe si tu as une pensée de fidèle amour de ton Dick. Il est pareil. Je rêve à toi, à tes beaux yeux couleur de ciel breton, à tes cheveux dorés, à tout… J’ai apporté des pétales de rose ; trouves-y les baisers les plus tendres et les plus ardents. Je mange ta bouche terrible, je bois ton suc marin. Sens-tu ? À toi tout ton ALAIN et ton Dick.

Je t’adore fille d’or et de lait…

# 29 octobre 1933

NAF 14234/270 (474)

Le Vésinet 29 octobre [33]. Coïncidence ! Pendant que tu étais à l’hôpital moi j’étais malade ici, surpris il y a huit jours par une extrême fatigue. Je ne suis bien que couché. Le médecin qui est bon a d’abord cru à une faiblesse du cœur ; mais après m’avoir rencontré, il a reconnu qu’aucun organe n’a rien. Mais fatigue, surmenage… Conseils… Tu devines. J’ai écrit à Jeanne, ne comprenant pas ton silence ; enfin aujourd’hui j’ai ta lettre e tu juges de l’état où je puis être…

Vente du violon ? Idée à abandonner. Je supprime naturellement les conférences. J’espère pouvoir écrire ; mais enfin je ne compte pas trop sur moi. Aux dieux le reste ! comme on dit.

Je n’ai point changé ; mon cœur est le même ; mais tout est faible et sans projets. Pardonne. Sache bien qu’il n’y a pas de danger ni régime spécial. Mais le repos est ordonné et d’ailleurs forcé. Il s’agit pour nous d’être sages. Tu auras des nouvelles. Fais comme moi. Guéris-toi. Je t’adore. Mes plus tendres baisers. Ton ALAIN et ton Dick.

# 6 novembre 1933

NAF 14234/270 (474)

6 novembre 33

Chérie, difficile d’écrire. Fatigue vite. Ne sais si Jeanne a envoyé nouvelles que j’ai fait passer. Après crises pénibles est venue depuis le 4 une période calme. Médecins trouvent cœur sain. Cause fatigue nerveuse ?? Très bonnes espérances. Mais long repos – Assez triste. Mais j’ai vu pire. Toujours tendrement à toi. Ton A. et ton D.

# 19 novembre 1933

NAF 14234/272 (476)

Le 19 novembre 1933.

Ma pauvre enfant.

Nous sommes victimes de la plus cruelle mystification. Je ne me sers jamais de la *Western Union*, ayant un compte au *Commercial*. Je n’ai envoyé qu’un câble, qui signifiait clairement Ne bouge pas. Tu juges de l’effarement. Je n’ai rien compris. J’ai fui vers le repos et l’oubli. Je me remonte. Mais ces choses abominables (inventées par qui ?) me font retomber. Il me faudra bien du temps… Aie pitié. Mon câble *Commercial* disait bien ce que je voulais dire. C’est assez car le papier commence à tourner…

Les médecins sont pleins de confiance, ne trouvant rien au cœur ni nulle part. Surmenage. Je suis bien comme dans un désert de silence. Mais quel chaos de pensées !

Ton A.

C’est évident qu’il faut retourner. Mais quelle atroce aventure pour toi pauvre ! Je répète : le câble : Reviens etc. n’est pas de moi. Si tu peux savoir à la *Western…*

# 7 décembre 1933

NAF 14234/223 (477)

Le 7 décembre 1933

Ma volonté ? Elle n’a guère existé depuis les crises d’octobre et novembre. Je ne pensais qu’à me tenir convenablement devant le peloton d’exécution. Ce n’était pas cela. C’était, comme le spécialiste (as de l’oreille interne) l’a absolument constaté, une affaire de labyrinthe gauche. D’ailleurs ce n’est pas encourageant. Je ne puis encore marcher seul (beaucoup de peur, naturellement) et il n’est pas dit que cela se guérira vite. Le labyrinthe est presque tout détruit (sclérose), mais l’extrême pointe est au contraire excitée. Alors je suis un invalide. Autrement je peux lire et écrire par petits bouts, et l’intelligence fonctionne bien.

J’ose à peine penser à nos malheurs ; nous aurions pu tout de même tomber sur moins de mauvaises chances. Tu as agi d’une manière sublime et bien digne de toi. Et moi j’ai été un rien du tout. Je ne pouvais pas mieux ; et mets-toi bien dans l’esprit que déjà l’autre hiver lors de ton retour j’étais fatigué et inquiet de moi-même ; c’est pourquoi tu ne me reconnaissais guère. Je n’ai qu’à demander pardon. Mais la grande affaire est de ne pas tomber dans l’incurable tristesse. Je corrige les épreuves des *Dieux*; je m’occupe ; je combats l’ennui, non sans difficulté ; je vois bien par ta lettre que tu devines à peu près l’état où je me trouve. Je t’en remercie bien, ainsi que de Morgat. Mais il n’est pas encore dans mes projets d’aller et de venir, et je ne puis guère y croire. Car pour cette maladie, qui est d’ailleurs sans danger, on n’a pas de remède sûr. Le spécialiste me considère comme peu gravement atteint ; il y a bien pire. C’est une consolation. Et quoi te dire de plus. J’ose à peine. Je n’ai plus le droit, presque… Mais cela reviendra. Il faut traverses ces jours sombres qui peuvent durer longtemps. Je n’ai que reproches à me faire, mais j’aime mieux n’y pas penser. Je m’engage à vivre et à penser fidèlement à toi. Ton ALAIN.

# 22 décembre 1933

NAF 14234/274 (478)

22 décembre 33

Une si amère tristesse. Le sentiment que toutes les espérances sont brisées. Mais c’est le prix du bonheur, qui valait quand même bien cela. Je corrige les épreuves des *Dieux*. Je me soigne raisonnablement et même courageusement. Régime oui, mais qui n’a d’importance que pour deux ou trois choses, dont le tabac ; cela je ne m’en console pas. Mais il faut subir ; la nécessité est tellement plus forte.

Résumé. Ni fatigue de cœur, ni artériosclérose, ni rien d’interne. Il n’y a que cette lésion périphérique. Mais la guérison est lente et incertaine ; on ne peut garantir contre récidive. D’où un avenir de vie plein de prudence et bien différent de ce qu’on aurait pu espérer. Le travail d’écrire se fait très bien et les fonctions intellectuelles ne sont pas intéressées.

Quel Noël ! Mais pourtant j’ose me dire toujours le même et tu sauras comprendre.

A.

1. Classé par erreur après la lettre du 16, sans doute par une erreur de lecture qui a fait penser au 20 octobre et non au 2. [↑](#footnote-ref-2)